

Le magazine en liberté des étudiants LEA de Strasbourg

EDITORIAL

Jeunes gens, cette publication est née de vos travaux dans le cours Ecritures journalistiques auquel vous avez participé durant le 2^{ème} semestre de l'année universitaire 2014-2015. Soyez-en fiers !

Rendons à César etc. et à mon collègue Christophe Gérard tout le mérite d'avoir conçu là un cours qui, avec un regain de motivation, vous a donné la possibilité de mettre en pratique quelques-unes des leçons, parfois excessivement abstraites, que vous recevez dans le cursus de la licence LEA.

Grâce à des exercices variés, vous avez pu réfléchir votre pensée, la préciser et la mettre en forme. Et, comprendre mieux la formule « *Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement et les mots pour le dire arrivent aisément* ». Vous aurez votre rapport de stage mais aussi toute votre vie pour vérifier cette réflexion profonde d'un poète, Boileau.

Fruit de vos travaux, cette publication est liée aussi à une promesse que je vous avais faite. Promesse à peine tenue. Après un an de jachères, ayant retrouvé tardivement vos textes sur papier en ce mois de juillet, j'ai cru devoir résoudre la quadrature du cercle. Il ne s'agissait pas moins que de choisir parmi quelque 300 articles d'une grande variété...

Du coup, j'ai suivi rigoureusement ces critères : originalité du sujet, intérêt pour la majorité, pertinence actuelle, variété des thèmes et des genres, qualité d'écriture et représentation du maximum de journalistes en herbe. Quitte à écarter des articles excellents, forme et contenu, mais qui ne passaient pas le tamis. Hélas ! il m'a été impossible de donner une place à chacun/e d'entre vous. Je le regrette.

Toutefois, The good LEAF N°0 pourrait inaugurer une série de publications, voire la création d'un site culturel de notre Département LEA. Vous êtes des pionniers !

Quant à la présentation des articles, elle s'inspire du principe de classement, arbitraire, du dictionnaire : les 33 sélectionnés couvrent donc l'alphabet entier. Une invitation au lecteur à papillonner.

Vous dont je rappelle les noms à la dernière page, je vous adresse à chacun(e) : un grand *merci* pour la passion que vous avez mise à écrire vos articles. Ce fut un plaisir de vous lire. Je vous souhaite pour la poursuite de vos études ou/et vos débuts professionnels, bon courage et des vents favorables !

SOMMAIRE

Abeilles portées disparues	2
Apprentissage des langues et affectivité	3
Blancs comme neige ?	4
Churchill, ce peintre méconnu	6
Désinformation et manipulation	7
Eloge de la véritable chanson française	9
Farmscrapers, la nouvelle révolution verte	10
Femme japonaise	12
Fesser n'est pas éduquer	13
Game over. Try again ?	14
Harcèlement : plutôt « sympa » ?	15
Intelligence artificielle : un progrès qui divise	17
Je t'ai dans la peau, ma puce !	18
Kim Jong-Un vous salue bien	19
Laïcité versus laïcisme	21
Médicamenteurs !	23
Non au négationnisme littéraire	24
Organes à vendre	25
Philanthropes de tous les pays, réveillez-vous !	27
Pour ou contre : la technologie	29
Que penser du végétalisme ?	30
Réflexions sur le temps	32
Requiem pour une vache	33
Sumimasen !	34
Surpêche : l'écosystème marin en danger	36
Techno, sur la route de la liberté	37
Transhumanisme : demain le Jugement dernier ?	38
Unis dans la diversité linguistique	40
Venise la morte	41
Whitewashing : lumière sur le racisme au cinéma	43
X comme aluminium ? Récit d'un scandale.	44
Young versace and Co, esclavagisme moderne	45
Zaatar et curry à votre table	47
Liste des étudiants du cours	48

Abeilles portées disparues

Le nombre d'abeilles qui disparaissent chaque année en Europe et aux Etats-Unis est si important que l'on peut parler d'une hécatombe. Sans compter que ce phénomène pourrait avoir des conséquences désastreuses sur notre nourriture et notre environnement.

C'est une histoire à peine croyable : au matin d'un jour de mai 2006 qui s'annonçait ordinaire, un apiculteur de Floride retrouve à son réveil la totalité de ses quelque 400 ruches complètement désertes ! Aucun témoin, pas le moindre cadavre à l'horizon, ses abeilles s'étaient tout simplement évaporées dans la nature. Cherchez le meurtrier.

Bien que la population mondiale d'abeilles soit constamment en déclin depuis la fin des années 1990, ces disparitions de masse qui ont commencé à frapper les Etats-Unis et l'Europe à l'hiver 2006-2007 restent le phénomène écologique de ce genre le plus impressionnant de ceux documentés à ce jour. Définies en français sous le terme de « syndrome d'effondrement des colonies », elles ont déjà causé la perte de plus de dix millions de ruches. Si cette affection frappe aujourd'hui moins violemment qu'à ses débuts, elle continue néanmoins d'entraîner à un rythme alarmant le déclin des abeilles aux Etats-Unis, en Europe et même dans une partie de l'Asie : on estime en effet qu'entre 2,5 et 5 % des colonies abeilles disparaissent chaque année. Faites vos calculs.

Le syndrome d'effondrement des colonies s'explique par deux types de facteurs : l'activité humaine, et précisément les pesticides et l'agriculture intensive, et un parasite de la mouche qui se nourrit également d'abeilles.

Les disparitions de masse s'expliquent par le cumul de plusieurs phénomènes.

Tout d'abord, abordons les causes qui découlent directement de l'activité humaine. Il faut savoir que le régime alimentaire des abeilles est essentiellement composé de deux éléments : le nectar des fleurs et le pollen fermenté. Or, les fleurs qui fournissent ces nourritures sont de plus en plus contaminées par les pesticides et les fongicides utilisés en agriculture. Non seulement certaines de ces toxines désorientent les abeilles, pour lesquelles il est alors impossible de retrouver le chemin de la ruche, mais elles les rendent également plus vulnérables aux parasites. Parmi les produits les plus nocifs pour les abeilles, on compte les néonicotinoïdes, d'usage récent, qui circulent directement à l'intérieur des plantes au lieu de simplement les recouvrir. Ils sont donc plus facilement ingérés par les insectes pollinisateurs, qu'ils fragilisent et désorientent. Aux effets criminels de cette chimie agricole s'ajoute la raréfaction des ressources alimentaires des abeilles puisque sous l'effet combiné du bétonnage des terres et de l'industrialisation croissante de l'agriculture, les terrains sur lesquels poussent les fleurs qu'elles butinent régressent dramatiquement.

Une autre cause importante de la mort des abeilles est de nature parasite : le meurtrier est identifié comme un insecte du nom de *varroa mites* qui vit habituellement aux dépens de la mouche. Ayant un système immunitaire naturellement faible, les abeilles contractent plus facilement que d'autres victimes les virus transmis par ce mauvais compère. Celui-ci opère selon un scénario dramatique. Il se nourrit d'abord du sang de l'abeille avant de l'abandonner en lui laissant une plaie infectée. Cette infection engendre à son tour une déformation des ailes et des paralysies qui empêchent l'abeille de voler. Comble de malheur, comme le montrent des études récentes, l'acaricide utilisé par les apiculteurs pour combattre ce parasite se révèle également nocif pour les abeilles qu'il est censé protéger.

Des conséquences catastrophiques sur l'agriculture et la biodiversité

Ne nous y trompons pas, aussi insignifiantes qu'elles paraissent, la disparition des abeilles pourrait avoir des conséquences désastreuses pour notre planète et nous autres humains. Certes, la biodiversité serait gravement affectée, puisque plus de 85% des espèces végétales sur Terre dépendent de la pollinisation pour exister, mais notre économie serait également atteinte

sévèrement : plus de 35% de la production mondiale de nourriture dépendent en effet directement de l'activité de ces insectes industriels. Rappelons que pendant qu'ils se nourrissent du nectar de certaines fleurs, du pollen se dépose sur leur corps et voyage alors avec eux lors du butinage des autres végétaux. Par cette innocente transmission, la fleur se trouve fécondée et peut engendrer un ou plusieurs fruits. On le voit, ce processus est essentiel pour toutes les plantes à fleurs, qui ne peuvent se reproduire qu'au moyen de la pollinisation. Certes, il existe d'autres agents de la pollinisation, mais leur contribution est bien faible comparée à celle de ces travailleuses stakhanovistes que sont les abeilles puisque les agronomes estiment qu'elles sont responsables à 80% du transport de pollen, qu'elles assurent la reproduction de plus de 70% des plantes à fleurs essentielles à l'alimentation humaine et que 35% de la production de nourriture à l'échelle mondiale dépend directement de leur activité. Reconnaissons donc leurs bons offices de gardiennes de la biodiversité et de pourvoyeuses indispensables d'alimentation humaine. Un monde sans abeilles serait ainsi un monde totalement dépourvu de certains fruits, légumes et épices ainsi que de cacao, de café et bien sûr de miel. Les plantes oléagineuses dont sont extraits les lipides tendraient également à disparaître. Par ailleurs, la disparition des abeilles serait catastrophique pour l'élevage puisque le principal aliment dont se nourrit le bétail, la luzerne, viendrait à disparaître. Un monde sans abeilles, c'est une alimentation bien maigre et tout notre mode de vie affecté.

Quelles sont les solutions envisageables ?

Les réponses à la disparition des abeilles existent pourtant bel et bien. Des mesures à grande échelle doivent être prises en urgence pour réduire les causes liées à l'agriculture intensive. De nombreuses organisations telles que l'*Union Nationale de l'Apiculture Française* (UNAF) militent activement contre l'utilisation des pesticides néonicotinoïdes dans les champs de l'Union Européenne, qui les a d'ailleurs banni pour deux ans. Deux ans seulement, un simple répit dans l'hécatombe.

Ensuite, il existe des moyens très simples que chacun d'entre nous peut mettre en œuvre afin de protéger les abeilles. Par exemple, des plantes vivaces ou aromatiques cultivées dans notre jardin ou même sur notre balcon fournissent aux abeilles une source de nourriture supplémentaire et qu'elles apprécient d'autant plus que, bien évidemment, elles ne sont pas traitées avec des produits chimiques. Chacun peut également prendre part à cette noble cause en faisant circuler les pétitions qui sensibilisent tout un chacun et l'amènent à s'engager concrètement.

S'il ne trouve pas de solution durable, l'Homme se croit-il en mesure de réaliser le travail des abeilles par ses propres moyens, comme on le pense déjà en Chine, où des "hommes-abeilles" pollinisent des vergers à la main ? Ou faudra-t-il se tourner vers la robotique et créer des abeilles de façon artificielle, comme le proposent les ingénieurs d'Harvard ? Quoi qu'il en soit, laisser disparaître cet ami de notre espèce, ce serait tourner de manière bien hasardeuse un chapitre de notre terre qui a vu pendant des millénaires l'abeille aider l'homme à se nourrir... et à embellir de fleurs sa vie quotidienne.

Lisa KRILL et Laura MULLER

Apprentissage des langues et affectivité

*Earl Stevick, père de l'école de didactique humaniste, proclamait : « dans un cours de langue, le succès dépend moins des matériaux, techniques ou analyses linguistiques que de ce qui se passe **dans** et **entre** les personnes dans la classe ». Une pensée à méditer.*

Les premiers pas dans une langue étrangère occasionnent naturellement chez les apprenants l'impression de pénétrer un monde insolite, incompréhensible, difficile voire hostile comme une jungle, et qui révèle à coup sûr leur fragilité, autrement dit : un monde anxiogène. Or, est-il un facteur plus contrariant de la réussite de l'apprentissage que l'anxiété ? Pour juguler ce malaise, le bon sens

voudrait que l'on renforce l'estime de soi après avoir pris conscience de ses faiblesses et de ses points forts. À une époque où l'apprentissage des langues étrangères semble plus que jamais indispensable pour un grand nombre de personnes, les idées fusent sur la méthode à adopter pour faciliter cette démarche. Nous vous proposons quelques réflexions issues de notre expérience.

Jusqu'au milieu du XXe siècle, il était entendu pour les enseignants et les élèves qu'apprendre une langue requérait essentiellement de mobiliser le processus cognitif de la mémoire. La motivation des apprenants allait de soi et elle n'était guère valorisée comme un facteur de réussite. Autrement dit, apprendre apparaissait comme une démarche fondamentalement intellectuelle et l'élève qui était en échec en anglais ou en allemand ne pouvait que manquer du don pour les langues pour ne pas dire qu'il était vu comme intellectuellement limité (NB l'anglais supplanta l'allemand comme langue prioritaire dans le système éducatif français à l'issue de la guerre franco-prussienne de 1870).

La dimension affective

La dimension affective n'a pris que tardivement place dans l'équation de la pédagogie des langues. De nombreux didacticiens ont favorisé la prise en compte progressive de ce facteur après la seconde Guerre mondiale et, dès les années 1970, des recherches en neurosciences ont commencé à corroborer l'intérêt de cette nouvelle approche didactique. Contentons-nous de citer ici l'effort trop méconnu de Mme Hélène Trocmé-Fabre, professeure d'anglais à l'Université de La Rochelle, pour définir un *apprendre à apprendre* qui, en combinant les apports des neurosciences, met la motivation affective au cœur du processus d'apprentissage. Sans développer ses travaux, notons qu'ils mettent toujours en avant l'intérêt de partir des impressions, de la sensibilité et des expériences de l'apprenant pour l'amener à faire siens les mots et formules a priori étranges de la langue étrangère.

Est désormais révolu le modèle traditionnel d'enseignement des langues, modèle rigide qui faisait fi des dispositions, des besoins et des souhaits spécifiques de chaque élève. Désormais, nul ne peut ignorer que chacun a un mode d'apprentissage unique et que le cours doit être suffisamment varié pour donner à tout un chacun la possibilité d'y trouver sa voie propre pour apprendre au mieux en fonction de ses expériences et de ses capacités personnelles. En accordant sa place de motivation essentielle à la dimension affective, l'enseignement moderne des langues favorise à la fois la créativité, l'autonomie et la mémoire de l'apprenant, et par là même sa passion pour ce qu'il apprend. L'étudiant n'est plus seulement une sorte d'acteur sous la tutelle du metteur en scène que serait l'enseignant, il se fait désormais l'auteur de son propre apprentissage.

Pour l'exprimer en d'autres termes et de manière plus sensible, l'essence même de la motivation pour l'apprentissage d'une langue est... l'affection ! Selon une étude produite par une équipe de chercheurs allemands et espagnols, publiée dans la revue *Current Biology* et rapportée par *Science et Avenir*, « l'apprentissage d'une langue stimulerait la même zone du cerveau que lorsqu'on fait l'amour ». Alors, souhaitons qu'avec les progrès faits dans la didactique des langues et leur diffusion progressive à l'école et à l'université, il devienne aussi courant de tomber amoureux d'une langue que d'une personne !

Ornella ANDRIAMANANTSOA et Amel BENABDALLAH

Blancs comme neige ?

Sous la pression des consommateurs scandinaves criant au racisme, l'enseignante allemande Haribo a été contrainte de retirer hic et nunc sa série de bonbons noirs. De quoi faire paradoxalement pâlir notre vivre-ensemble, ici en France.

Les bonbons à la réglisse en cause représentent des masques ethniques africains ; les Danois et Suédois les ont jugés racistes. La polémique sur la connotation raciste de certains produits courants est devenue un thème récurrent dans l'actualité médiatique de ces pays ; en 2012, par exemple, nombre de bibliothèques suédoises ont retiré de leurs étagères la bande dessinée *Tintin au Congo*, largement controversée dans un pays où la question de l'intégration des immigrés demeure pourtant relativement récente.



Hergé, *Tintin au Congo*, 1931

Racistes ou non ?

L'accusation portée contre ces bonbons est-elle pour autant justifiée ? Sont-ils vraiment stigmatisants ? On peut en douter. En France même, certains ont exigé, sous le même chef d'accusation, le retrait des statues africaines de nos musées. C'est une absurdité totale car, loin d'être racistes, ces objets incarnent l'art et la culture propre à certains peuples, et il est donc absolument nécessaire de les conserver au nom de la connaissance et du respect mutuels pour l'autre. De grâce, ne reproduisons pas les mêmes schémas simplistes que les Suédois !

Certes, le racisme ordinaire et sans complexe s'est toujours nourri de stéréotypes que la méconnaissance a fait prospérer au cours du temps et de l'histoire de la colonisation. Il paraît légitime de désirer faire table rase de ce passé encombré de fantômes mortifères. Il paraît légitime de condamner les résidus de ces idéologies ridicules et vulgaires, dignes d'un autre temps que l'on croirait révolu, celui du comte de Gobineau et de ses acolytes, où le colon français s'en allait civiliser les sauvages africains tragiquement livrés à eux-mêmes et à la barbarie.

Des stéréotypes toujours féroces

Force est de constater que les stéréotypes raciaux sont bel et bien encore présents dans notre société de 2015 et, si nous devons prendre garde aux excès puritains de notre combat contre le racisme, il est hélas ! le plus souvent justifié. Les insultes à l'encontre de Christiane Taubira finement qualifiée de guenon sont évidemment intolérables. Les gâteaux représentant un couple noir obscène devaient effectivement être retirés de la vitrine et de la vente de telle pâtisserie de Grasse. Les préjugés coloniaux sont toujours en germe dans la société française. Mais ce sont les préjugés inconscients et les mots insidieux qui permettent au racisme de survivre et de se propager sans impunité. Autrement dit, c'est d'un problème de fond dont il s'agit : plutôt que de blâmer des statues et des bonbons qui témoignent en réalité de notre respect pour une culture étrangère, analysons notre langage, expliquons, réfléchissons en gardant en tête que la censure est le pire des remèdes aux préjugés. Et questionnons la société française. Se pourrait-il donc que nous autres citoyens ordinaires soyons ceux-là mêmes qui alimentent cette haine raciale que nous nous évertuons à

combattre ? La condamnation de bonbons reproduisant des clichés coloniaux n'occulterait-elle pas une facette dangereuse de notre psyché collective ? Les attentats de janvier ont mis la France sous le feu des projecteurs, une France qui, loin de la représentation d'un pays naguère identifié à sa fière devise, apparaît de plus en plus aux yeux du monde comme un lieu de violence raciale.

L'obsession antiraciste

Paradoxalement, la traque du racisme pourrait être un frein à ce vivre ensemble dont se gargarisent les médias. En effet, une telle attitude contribue à nous cloisonner, nous tous, citoyens français, dans des cases déterminées selon notre apparence, notre couleur, nos origines. Pour lutter contre le racisme, il est essentiel de délimiter ce qui est raciste et ce qui ne l'est pas, d'une façon claire et de laisser place au bon sens plutôt qu'à un puritanisme antiraciste qui, aussi politiquement correct soit-il, dresse de nouvelles barrières entre les gens et encourage un communautarisme de mauvais aloi où l'individu se reconnaît membre de telle communauté en fonction de sa peau, de son origine, de sa religion, avant de se sentir citoyen.

Cette obsession antiraciste qui scrute tous nos faits et gestes, à la recherche d'une manifestation raciste semble parfaitement contreproductive dans la lutte contre les discriminations. Pour tout dire, voir du racisme dans chaque recoin de la société peut s'avérer dangereux. A force de concentrer toutes nos énergies dans une chasse aux arrière-pensées, nous risquerions d'entrer dans cette spirale fanatique de l'obsession qui emporte tous les haineux notoires que nous condamnons. Gardons-nous de leur ressembler. « La barbarie, c'est celui qui croit en la barbarie », nous rappelle Claude Lévi-Strauss. La France est encore prisonnière de non-dits et de préjugés hérités d'un passé colonial dont elle a du mal à parler, il est temps que notre société s'affranchisse de ces maux par les mots.

Laetitia GATHION et Chloé KLUGHERTZ

Churchill, ce peintre méconnu

Au milieu des cigares et de l'alcool, Sir Winston Churchill et son chevalet de peintre. Une quinzaine de ses toiles était présentée lors d'une vente aux enchères en décembre 2014.

Le "Vieux Lion", tel est le pseudonyme que sa carrière politique valut à Winston Churchill. Si tout le monde a entendu parler de l'homme public, peu de gens connaissent toutefois le peintre qu'il fut. Et pour que cet aspect soit divulgué, il a fallu attendre le décès récent de sa fille cadette, Mary Soames. Dernière héritière, elle possédait la majorité de ses tableaux, qu'elle protégeait avec la même dévotion qu'elle vouait à la mémoire de son père, si bien qu'ils étaient méconnus jusqu'à tout récemment. C'est en effet la troisième génération qui a enfin commencé à œuvrer à rendre publique la vie artistique de Churchill jusque-là méconnue et permis aux médias de lever le voile sur cet aspect de la personnalité du Vieux Lion en organisant une vente aux enchères tenue à Londres chez Sotheby's le 17 décembre 2014 où ses toiles se sont retrouvées entre la vaisselle, les théières et la valise rouge qui accompagnait le grand homme dans ses voyages.

La naissance d'une passion

Né en 1874, député dès 1900, Winston Churchill, commença très jeune une carrière publique brillante qui le vit plusieurs fois ministre, mais aussi Premier Lord de l'Amirauté, sans oublier la direction qu'il assura durablement à la tête du parti conservateur. Il vécut intensément tous les grands changements de son époque et, avec une clairvoyance, prédit très en amont l'arrivée de la Seconde Guerre mondiale. A l'aube de ses 40 ans, alors que le tourmentait cette dépression qu'il appelait le « Black dog », il rencontra la peinture. Un jour, alors qu'il se trouvait dans son jardin, il prit les pinceaux et couleurs de ses enfants et se mit à peindre. Cette activité lui plut beaucoup et allait devenir sa thérapie personnelle à une époque où il affrontait des événements politiques difficiles et

surtout l'échec de l'offensive navale des Dardanelles en 1915. Suite à cette faillite politique, son titre de premier Lord de l'Amirauté obtenu en 1911 lui avait en effet été remis en cause et il avait été contraint de contempler le déroulement de la Première Guerre mondiale, frustré de ne pouvoir agir pour son pays et dévoré par un démon intérieur. Cette thérapie allait se transformer en une passion véritable si bien qu'en près de 40 ans, à l'heure de sa mort en 1965, 537 toiles avaient officiellement vu le jour sous son pinceau.

Churchill expliquait que la peinture l'aidait non seulement à combattre la dépression mais qu'elle le guidait même dans ses décisions lorsqu'une situation politique lui échappait. Loin de considérer la peinture comme un exercice "pointless" (i.e. "sans objet, inutile"), il déclarait : « *Je ne connais rien, à part la fatigue physique, qui ne puisse mieux détacher l'esprit. (...) Dès qu'on a commencé à peindre un tableau, il n'y a plus d'espace pour toute sorte de pensée noire* ».

Comme toute passion digne de ce nom, l'activité picturale était un besoin vital pour lui, d'autant plus pressant que les situations politiques dans lesquelles il se trouvait engagé requéraient du recul. Par exemple, c'est en 1921, alors qu'il avait à traiter deux dossiers aussi cruciaux que les relations avec la Nouvelle Irlande et la reconfiguration du Proche Orient, qu'il écrivit l'essai *Painting as a Pastime* et que, sous la signature "Charles Morin", il exposa à Paris six de ses toiles à la galerie Druet, spécialisée dans le postimpressionnisme. De même, en 1943, à l'occasion de la conférence de Casablanca où se préparait la stratégie des Alliés, Churchill se rendit à Marrakech et entreprit un tableau du minaret de la Koutoubia, qu'il offrit à Roosevelt par la suite.

La peinture, une amie éternelle

Pourtant, ses dépressions n'ont pas influencé sombrement sa peinture. Détestant les « *couleurs de bruns appauvris* », Winston Churchill n'utilisait que des couleurs gaies et la peinture à l'huile. Stratège dans tout ce qu'il entreprenait, il envisageait toujours de retoucher ses toiles, adoptant quelques astuces assez comparables aux tactiques nécessaires pour mener une guerre. Ces techniques picturales tiennent en deux mots : une idée claire et une réserve forte. Par réserve, on entend qu'il travaillait habilement la proportion et la portée de l'espace ; ces connaissances lui étaient enseignées par ses visites nombreuses aux plus grandes galeries picturales européennes.

Churchill consacrait tout son temps libre à la peinture. Comme il en fait l'aveu dans *Painting as a Pastime*, elle était pour lui « *une amie qui ne formule pas de demande injustifiée, ne provoque pas de poursuite épuisante* », une amie bienveillante qui lui faisait considérer la toile à peindre « *comme un écran face aux yeux envieux du temps et aux avancées étonnantes de la décrépitude* ».

A l'âge de 88 ans, peu avant sa mort, il acheva sa dernière toile. Pourtant ses tableaux ne moururent pas avec lui. En effet, Mary Soames organisa une exposition posthume des toiles de son père en 1998, intitulée comme l'essai qu'il avait écrit. Cette dernière vente aux enchères précède le cinquantième anniversaire de la mort du Vieux Lion. Gageons qu'actuellement, il devrait être en train de manier le pinceau, lui qui assurait que « *quand [il] arriver[ait] au Paradis, [il] passer[ait] [son] premier million d'années à peindre pour [s]'améliorer* ».

Victoria DOCKTER et Julia WALZER

Désinformation et manipulation

Chasse aux œufs des enfants dans le jardin familial, recettes de grand-mères à préparer avec amour à ses proches ou encore retard du beau temps sur le calendrier : tels sont les marronniers de l'actualité journalistique des fêtes de Pâques. Les téléspectateurs peuvent féliciter l'équipe du journal de 20h pour le soin particulier apporté au traitement de l'information ! Et si les choix faits par ces soi-disant spécialistes relevaient d'une intention délibérée de fabriquer notre consentement ?

La classification de l'information ainsi que ses critères de sélection laissent pour le moins à désirer pour un citoyen conscient du processus de fabrication de ce qu'en notre belle et bonne démocratie il est convenu d'appeler avec un temps de respect : "opinion publique". Il suffit d'analyser un journal télévisé pour comprendre que sur tous les critères imaginables domine la loi de proximité. Plus communément appelée loi du mort-kilomètre, elle stipule qu'il faut concevoir l'information selon l'intérêt prioritaire qu'un individu quelconque porterait aux événements présentant une proximité affective, temporelle ou géographique avec lui : pour ainsi dire, plutôt un noyé sur une côte de l'Hexagone qu'un carnage aux antipodes.

La loi de proximité

De fait, les médias semblent suivre dévotement le principe suivant lequel tout ce qui est proche capte l'attention du gogo et assure un taux de fréquentation élevé. Des historiettes niaises et futiles de chats coincés dans l'arbre semblent susciter plus d'émoi et de compassion que l'anéantissement de villages entiers par Boko Haram au Nigéria et au Cameroun, les attentats quotidiens contre les civils au Yémen ou encore le massacre de 148 étudiants chrétiens à Garissa, autant de crimes relégués au rang des faits divers et qui, s'ils étaient traités avec discernement, risqueraient de nous amener à réfléchir à certains sujets tabous : la responsabilité de l'Occident dans la déstabilisation de l'Afrique, son alliance terriblement intéressée avec le régime de l'Arabie Saoudite dont l'Etat Islamique décalque à la lettre l'idéologie totalitaire ou la dimension religieuse des sociétés à travers le monde, à laquelle l'Europe voudrait tant échapper. Ne pensez pas trop et dormez, bonnes gens.

Au fléau de la loi de proximité, dont les marronniers relèvent directement, s'ajoute la recherche du sensationnalisme. Après le crash de l'avion de la compagnie Germanwings, les journalistes se sont naturellement précipités comme des vautours devant la maison des parents du pilote Andreas Lubitz, et dépités par leur refus de toute interview, ont aussitôt interrogé des passants ne le connaissant nullement ou à peine, tous pressés d'exprimer leurs sentiments naturellement horrifiés, sur le coup de l'émotion. Avec ce traitement sans recul, aucun risque de donner au citoyen à réfléchir sur sa responsabilité ou celle de son gouvernement.

Ainsi des "quelque" 200.000 soldats irakiens tués dans la Guerre contre Saddam Hussain ou des 4 millions de personnes mortes des conséquences du chaos provoqué dès lors dans tout le Moyen-Orient : quel média en parle jamais ? N'ont-ils rien pourtant à nous enseigner sur la fabrication de ce terrorisme qui hante les esprits ? Il s'agit de maintenir impérativement l'apathie de l'opinion publique. Guerre du Golfe, suicide par milliers des paysans indiens acculés au désespoir par Monsanto, famines ici et là, pauvreté endémique, esclavagisme de notre bon ami le Qatar avec les ouvriers asiatiques qui construisent les prochains Championnats du monde de foot où nous pourrions tous communier dans la même ferveur autour du ballon rond... autant de sujets bien trop dangereux pour l'opinion publique.

1984, version XXIe s.

Loin d'être un problème anodin, l'agencement du programme le plus regardé par les Français révèle une vérité dérangeante : l'information, au lieu de développer l'esprit critique, contribue à l'abrutissement et à la fabrication d'une opinion publique décérébrée. Dans *1984*, Georges Orwell nous avertissait du danger de l'établissement grâce aux techniques de propagande d'un Etat totalitaire dans lequel la pensée critique serait un crime et le conditionnement des esprits par une information totalement manipulée abolirait toute conscience individuelle. Il imaginait ainsi un appareil, le "télécran" qui dans chaque appartement contrôlait les moindres faits et gestes des gens. Sans avoir à proprement parler un œil sur nous, le JT actuel n'aurait-il pas exactement le même pouvoir ?

Si nous ne retenons pas les théories complotistes, avouons que le quatrième pouvoir tel qu'il s'exerce au JT de 20h est loin de suivre le but éducatif de donner au citoyen les moyens intellectuels

d'analyser le monde actuel. Si nous ne voulons désigner aucun parti à l'œuvre, il n'en reste pas moins que la corrélation entre l'establishment et les médias semble forte.

Pour le dire autrement, les médias participent activement au maintien d'un ordre établi qui nous est représenté comme le meilleur des mondes à défaut de tout autre -soi-disant- possible ; son postulat implicite est ce slogan désormais aussi fameux que terrifiant : "there is no alternative". Cette vision fataliste représentée par l'argument TINA n'interpelle-t-elle personne ? Le futur est-il écrit d'avance sans que nous ayons voix au chapitre ? Personne ne ressent-il l'opinion publique travaillée inconsciemment par ce dogme atlantiste selon lequel les USA et leurs alliés de l'OTAN, incarnent le beau rôle de promoteurs de LA liberté tandis que les autres seraient toujours fourvoyés ? Et ne devons-nous nous inquiéter des menées de ce Club du Siècle, où FOG, Joffrin et Barbier échangent avec les puissants de la finance et de la politique ?

Sur ce, simples citoyens que nous sommes, gardons notre esprit critique face à la bien-pensance médiatique dont le JT est l'exemple le plus sinistre. Résistons à la fabrication de ce consentement que l'on appelle l'opinion publique et forgeons pas nous-mêmes nos propres idées au-delà de l'information prête-à-penser.

Johanna LAGLANNE et Sébastien NEFF

Eloge de la véritable chanson française

Dans la société actuelle, la plupart des chansons diffusées à la radio, et a fortiori à la télévision, sont très récentes. Hormis quelques-unes comme Nostalgie et Chérie FM, la majorité des radios ne diffusent guère que des musiques dites « actuelles ». Or, dès lors qu'une chanson est passée de mode, le plus généralement au bout de quelques semaines, on ne l'entend quasiment plus. Alors même que la tradition de la chanson à textes est d'une richesse sans pareille, à redécouvrir.



Jean-Pierre Leloir, *Brel, Ferré et Brassens*, 1969

Il est évident pour les connaisseurs de la chanson française qu'elle fait partie intégrante de la culture nationale. Les messages et mélodies que de grands artistes tels que E. Piaf, F. Cabrel, C. Aznavour, J.J. Goldman, J. Brel, Renaud, J. Ferrat, M. Berger, G. Brassens, D. Balavoine, L. Ferré et bien d'autres, ont donnés au public ont une portée intemporelle. Tant de leurs chansons représentent de véritables hymnes à l'amour, à la tolérance, à la vie, au courage. Leur valeur ne devrait donc pas être négligée sous prétexte que ces chansons datent d'un autre siècle. Pense-t-on que leurs thèmes ne soient plus d'actualité ? Or, les problèmes qu'affronte l'être humain comme les crises familiales, les déceptions

amoureuses, les injustices ou les guerres n'ont pas disparu avec le temps et elles sont traitées de manière particulièrement expressive dans plus d'une de ces chansons que l'on connaît de moins en moins faute d'avoir eu la chance de les écouter ne serait-ce qu'une seule fois. Je ne peux qu'être émue par cette plainte lointaine de Renaud : « Fatigué d'habiter sur la planète Terre, où la plus évoluée parmi les créatures a inventé la haine, le racisme et la guerre, et le pouvoir maudit qui corrompt les plus purs, et amène le sage à cracher sur son frère. » Mais je citerai aussi *Petite conne*, du même, à propos de l'overdose d'une jeune fille de 15 ans ou *Comme toi*, de Jean-Jacques Goldman, qui nous invite à prendre conscience de l'horreur que représente l'antisémitisme. Du fait de leur engagement, toujours valable, ces chansons à texte ont souvent fait polémique, ont parfois même été interdits comme *Mme Thatcher* de Renaud. Leur traitement sincère de thèmes profonds et leur message courageux doivent leur assurer une forme de pérennité.

Au-delà de cet aspect moral et politique, qui fait que tant de vieilles chansons stimulent la réflexion plus que celles d'aujourd'hui, je note également leur qualité littéraire. La majorité de ces chansons que l'on dit précisément "à texte" relèvent de la poésie : tournures de phrases recherchées, vocabulaire riche, jeux de mots et figures de style à foison, rimes subtiles, elles font penser à des poèmes mis en musique. On sait que des poètes même comme Aragon ont vu leurs poèmes popularisés sous la forme de chansons. Et le poète francophone libanais Salah Stétyé rendait un jour hommage à cette inspiration poétique, précisant que *Avec le temps* de Ferré représentait pour lui un chef-d'œuvre digne de figurer dans une anthologie poétique. Je crois qu'il serait ainsi bon de familiariser nos enfants avec la poésie au contact de chansons à texte choisies. Pourquoi ne pas apprendre des textes de Brassens, Brel ou Cabrel à côté de Hugo, Rimbaud ?

Ceci est appel, un hymne, une déclaration d'amour en faveur de la chanson à texte française. Écoutons ces textes, écoutons ces mélodies, écoutons-en le sens profond et éternel. « Si on veut connaître un peuple, il faut écouter sa musique » assurait Platon. C'est dans cette optique que je propose de valoriser ces chansons à texte. Je crois que le temps qui passe n'a aucune emprise sur les idées qu'elles portent ni sur les émotions qu'elles procurent. Je crois que le fait de ne pas les connaître représente une réelle carence culturelle, et intellectuelle. Qui plus est, je crois même qu'elles aident à mieux vivre, à mieux appréhender le pire comme le meilleur de notre condition humaine.

Vanina PUCCANTI

Farmscrapers, la nouvelle révolution verte

Quand les immeubles des villes se transforment en exploitations agricoles. Un nouveau genre d'agriculture voit le jour depuis 15 ans afin de répondre aux demandes des consommateurs.

Alors que l'urbanisation s'amplifie à travers le monde -60 % de citadins aujourd'hui et ce chiffre devrait passer à 80 % d'ici 35 ans-, les terres agricoles nécessaires pour nourrir une population en croissance continue viennent de plus en plus à manquer. Du coup, les spécialistes estiment que si la population mondiale atteint les 9 milliards en 2050, on ne sera plus en mesure à cette date de produire suffisamment de nourriture pour satisfaire les besoins de tout un chacun. D'autant que d'autres facteurs comme le changement climatique contribuent à mettre à mal la production agricole.

L'agriculture urbaine

La solution la plus surprenante qui ait été imaginée pour résoudre cette équation complexe est l'agriculture urbaine. Son principe consiste à déplacer la culture des fruits et des légumes vers les villes, à l'image de cette formule pionnière des jardins ouvriers. L'idée est que même en ville il devienne possible d'entretenir un petit potager pour produire pommes de terre, tomates, carottes etc. Or, ce type d'agriculture commence à intéresser une nouvelle génération de plus en plus large

d'habitants des grandes villes où l'on peut voir, depuis quelques années, des parcelles de terrain aménagées pour cultiver les légumes et les fruits de base pour l'alimentation.

Aussi déconcertant que soit le concept de prime abord, l'agriculture urbaine a plusieurs intérêts. Elle permet tout d'abord d'élargir les terres agricoles pour produire plus et répondre à une demande toujours plus grande. Elle favorise aussi le rapprochement de gens du même quartier, facilite la socialisation mais aussi l'échange de compétences autour du monde agricole : nature des terres, connaissance des fruits et légumes et de leurs vertus, hygiène de vie, techniques de jardinage etc. A ce propos, elle est l'occasion pour les enfants, et leurs parents, d'apprendre à mieux s'alimenter. Sous l'angle écologique, ce type d'agriculture est également intéressant puisque, réduisant la distance du producteur au consommateur, elle limite l'émission de dioxyde de carbone et met fin aux doutes sur la provenance et la fraîcheur des comestibles.

Toutefois, sous cette forme classique, l'agriculture urbaine ne saurait résoudre tous les problèmes liés à l'agriculture intensive. Les parcelles disponibles dans les villes sont trop petites quand bien même on lui livrerait tous les parcs et jardins publics des grandes villes ! Les chercheurs se sont donc penchés sur d'autres solutions dans la continuité de l'agriculture urbaine et depuis le tournant des années 2000 on assiste à la naissance de l'agriculture verticale.

Promesses de l'agriculture verticale

L'agriculture verticale est un concept révolutionnaire d'agriculture urbaine formalisé par Dickson Despommier, professeur en microbiologie et écologie à l'université Columbia, dans l'Etat de New York. L'idée a de quoi dérouter : il s'agit d'utiliser les immeubles et les buildings les plus hauts comme des potagers suspendus. Dans le principe, les plantes sont sur des étagères où elles reçoivent lumière et solution nutritive. Deux sortes de techniques sont utilisées suivant que la culture est hydroponique, quand les racines de la plante sont plongées dans l'eau, ou aéroponique, quand elles sont suspendues et aspergées en continu. Ce système de production agricole est censé fonctionner en circuit fermé, l'objectif, idéal et effectivement difficile à atteindre, étant d'introduire le moins possible d'eau et de nutriments venant de l'extérieur. Les nutriments sont composés en déchets organiques qui servent de compost. Déjà plusieurs "fermes verticales" ont fait leur apparition. A Singapour, la ferme SkyGreen, fondée par Jack Ng, est la première entreprise au monde à tenter le projet de commercialiser des végétaux produits par le moyen de l'agriculture verticale. Au sommet de buildings d'une quarantaine d'étages s'élèvent des tours hautes de 9m qui servent dorénavant à la production de fruits et légumes.

Mais Dickson Despommier entend bien intégrer prochainement ferme et immeuble d'habitation de sorte que, par exemple, les déchets organiques humains soient transformés en méthane afin de chauffer les espaces agricoles aussi bien que les habitations. Avec ces fermes suspendues, notre inventeur envisage de substituer des solutions naturelles aux produits phytosanitaires et de réduire les menaces climatiques, qui peuvent détruire des cultures entières. Il imagine également une aquaculture suspendue. Quant à l'élevage, si l'on voit mal des vaches paître sur des toits d'immeubles, les fermes verticales libéreraient toutefois les terres des fermes traditionnelles qui offriraient de nouvelles prairies à l'élevage, de même qu'à l'arboriculture. Utopiste, M. Despommier prévoit à terme que les fermes verticales remplacent entièrement les anciennes fermes agricoles qui seraient ainsi laissées au repos ; la terre pourrait se ressourcer, l'écosystème Gaïa se restaurer.

Ce rêve se heurte néanmoins à des coûts d'installation encore prohibitifs : pensons qu'une tour de 9m de haut coûte environ 10.000 € et il en faut beaucoup pour subvenir aux besoins des habitants d'un immeuble. Encore au stade de prototype de prestige, la ferme verticale se développera-t-elle dans les pays riches d'ici 2050 ? Quand verrons-nous dans le ciel de nos villes ces "farmscrapers" ?

Samantha BARRE et Laura SAENEN

Femme japonaise

La récente censure des œuvres d'une artiste japonaise nous amène à nous questionner sur la condition féminine au pays du Soleil levant. Voyage au pays des injustices machistes.



Image extraite du film *La femme de Seisaku* de Yasuzo Masumura, 1965

L'origine du monde

Au Japon, la sexualité féminine reste taboue tandis que celle de l'homme est valorisée et surreprésentée. L'artiste Megumi Igarashi en sait quelque chose, elle qui a été arrêtée pour "obscénité" en signant une œuvre comparable à *L'origine du monde* de Courbet. Elle est bien loin l'époque Edo où des gravures érotiques représentaient pourtant explicitement les organes génitaux féminins aussi bien que masculins.

Mais si la sexualité de la femme doit rester cachée, il n'en est rien de celle de l'homme dont les représentations font partie intégrante de la pop culture. Un festival tout entier lui est même consacré, le "Kanamara matsuri", littéralement "fête du pénis de fer", où l'on ne compte plus les représentations phalliques exposées dans les rues de Kawasaki. Ce contraste traduit une profonde inégalité de condition entre la femme et l'homme au sein de la société japonaise.

Femme mariée, femme au foyer

Au-delà de sa liberté d'expression, c'est le statut de la femme japonaise dans ses diverses dimensions qui est bafoué. Depuis la restauration Meiji en 1868, la modernisation du pays a vu le rôle de la femme se dégrader et sa place se réduire à l'état de femme au foyer. Le terme utilisé pour désigner la femme est d'ailleurs éloquent : "okusan", c'est littéralement la "femme du fond", autrement dit celle qui demeure en retrait de son mari dans une pièce cachée du foyer familial. Le tableau traditionnel de la femme à la maison et de l'homme au travail n'est pas seulement un cliché du Japon, il dépeint malheureusement sa réalité quotidienne. Ce pays qui se targue de ses avancées technologiques et de son ouverture aux cultures occidentales adhère encore fidèlement à des coutumes séculaires et cumule des siècles de retard en ce qui concerne la condition féminine.

La mondialisation a cependant ouvert les yeux à de nombreuses femmes ; les films américains, les voyages et les études à l'étranger les conduisent à s'émanciper de la tutelle masculine. Cette démarche passe d'abord par la revendication d'un travail et de plus de responsabilités publiques. Toutefois, lorsqu'elle se marie, avant trente ans comme l'impose la tradition, ses chances de progression dans l'entreprise sont aussitôt bloquées, au prétexte qu'elle risque d'avoir un enfant.

Reléguée à des postes subalternes et peu qualifiés, mal payée, elle se voit souvent obligée d'arrêter sa carrière définitivement ou de postuler des emplois à temps partiel. La femme dépend ainsi de son mari, elle lui est soumise comme le veut la tradition. Les chiffres parlent : petites, moyennes ou grandes, les sociétés ne comptent qu'exceptionnellement des femmes à leur direction. Quant à la différence de salaire avec les hommes pour les emplois qu'on leur concède d'exercer, elle est de 40 % : de quoi faire bondir les féministes françaises !

La tradition est si pesante que beaucoup de jeunes femmes déclarent désormais ne plus vouloir se marier avec un compatriote. Au risque, lorsqu'elles osent épouser un Européen ou un Américain, de se trouver rejetées par leur société qui projette sur elles le stéréotype de femmes occidentalisées décidément "vulgaires" pour un pays profondément marqué par une mentalité patriarcale et rigide. Mais, malgré une culture et une histoire éloignées, dans notre Hexagone comme au pays du Soleil levant, le chemin n'est-il pas encore long vers une équité effective de traitement des deux sexes ?

Nora BOUROUIS et Sophie DE TAPIA

Fesser pour mieux régner

Fesse-toyons ! Le Conseil de l'Europe s'est transformé en Père Fouettard pour mettre une déculottée à la France. Qu'avait-elle donc fait de mal ?

Le 4 mars 2014, le Conseil de l'Europe a pointé la France du doigt. En effet, celle que l'on qualifie de berceau des droits de l'Homme n'a pas encore explicitement interdit le recours aux châtiments corporels sur les enfants. Pour être précis, le droit français viole l'article 17 de la Charte européenne des droits sociaux stipulant que les États signataires doivent "protéger les enfants et les adolescents contre la négligence, la violence ou l'exploitation". Dans ce domaine législatif, notre pays est en retard par rapport à ses voisins européens. Prenons exemple sur la Suède, l'Allemagne, le Portugal, le Luxembourg qui, en l'espace d'une trentaine d'années, ont tous déjà légiféré sur la punition par la violence pour condamner l'usage de la fessée.

Les mains plutôt que les mots

Selon ses défenseurs, la fessée susciterait le respect entre nous -entre enfants et parents, s'entend...- et imposerait l'autorité parentale. Elle constituerait pour le parent le moyen ultime de prescrire des limites à l'enfant et de symboliser le "non". Une sorte d'équivalent au canon qui constituait l'argument ultime des rois *-ultima ratio regum-* dans leurs différends. Après tout, renchérissement-ils en chœur, qui aime bien châtie bien ! Et la jurisprudence, qui est censée représenter le bon sens, n'abonde-t-elle pas dans leur sens en admettant un "droit de correction" au sein de la famille ?

D'ailleurs, ami lecteur, que tu sois parent ou puisses le devenir, dis-nous franchement : après une journée de labeur épuisante, la proximité insoutenable d'un compagnon de transport qui ne connaît pas la brosse à dents, un café renversé sur une tenue fraîchement repassée, le supérieur agaçant qui profite de ton retard pour t'agonir de reproches injustifiés, ne serait-il pas tentant de te défouler sur le tendre derrière de ta progéniture ? Au fond, ton enfant t'appartient, tu as des droits sur lui, alors rentabilise-le émotionnellement ! Pas de retenue, rappelle-toi que si cela te fait du bien... c'est finalement pour son bien, à la fois moral et physique. Même le Pape prône la punition du polisson par une petite tape au popotin ! Et, si vous êtes soucieux de sa santé, rien de mieux que le raffermissement du fessier par la fessée : adieu cellulite, adieu relâchement coupable ! Autant d'arguments ridicules qui justifient une pratique ancestrale dénuée de tous sens.

Stop au dressage ! Place à l'éducation !

En réalité, « lorsque vous levez la main sur votre enfant, vous avez déjà perdu votre autorité », nous enseigne la pédopsychiatre Edwige Antier. La fessée représente un aveu de faiblesse du parent qui

entraîne sa perte de crédibilité aux yeux de l'enfant. Souvent après la fessée, l'adulte est rongé par la culpabilité et l'enfant est déstabilisé et perd son respect de l'autorité naturelle que doit exercer le parent.

La fessée engendre aussi l'humiliation, inculquant à l'enfant un sentiment de mal-être, une forme de ressentiment, et dépréciant son estime de soi. La déculottée est même un frein majeur à son développement personnel : plus enclin à se renfermer sur lui-même, l'enfant n'osera plus rien entreprendre de peur de se faire réprimander.

Cette coutume est fondamentalement immorale et antiéducative puisqu'elle fait de la violence l'unique moyen de résoudre un conflit. Selon des études, l'enfant fessé et refessé habituellement serait beaucoup plus susceptible de céder à l'agressivité et de développer un caractère sournois. D'après Gilles Lazimi, médecin et coordinateur de la Fondation pour l'enfance, la fessée peut « perturber le développement cérébral, l'affectivité, la relation avec les parents et entraîner des pathologies ». A fortiori, cette coutume perpétuerait la brutalité, l'adulte reproduisant, au moment de l'éducation de ses propres enfants, le schéma familial teinté d'animosité qu'il aura connu.

Les mots plutôt que les mains

Alors comment éviter d'en arriver aux mains ? Privilégiez la discussion et des punitions intelligentes comme l'isolement afin que l'enfant ait les moyens de réfléchir à son comportement. Demandez des excuses et la réparation du préjudice. Surtout, il est primordial d'établir des règles en amont afin d'éviter les malentendus et pensez à féliciter l'enfant lorsqu'il s'est conduit de manière exemplaire. Adultes en proie à des bambins qui vous paraissent incontrôlables, déméphistophélisez-vous hic et nunc !

Tout en invitant à la « réflexion collective sur l'utilité des punitions corporelles dans l'éducation des enfants », Laurence Rossignol, Secrétaire d'État à la Famille, précise courageusement que « cela ne passerait pas par la loi ». Apparemment, le message du gouvernement est clair : occupez-vous de vos fesses, on a d'autres chats à fouetter.

Justine PEYRAUD et Mélanie SCHEIDT

Game over. Try again ?

Plaidoyer en faveur d'un usage raisonné et raisonnable des jeux-vidéo ou pourquoi nous devrions limiter leurs effets néfastes, afin de rendre à l'enfance sa liberté volée par l'industrie du divertissement.

Elle est loin l'époque où les enfants pédalaient ensemble dès que les premiers rayons de soleil pointaient le bout de leur nez. Elle est loin, l'époque où leurs héros de romans défendaient la veuve et l'orphelin. Elle est loin même l'époque du plombier rouge à la poursuite de sa dulcinée dans un monde fait de blocs de pièces pixelisés. Si l'on avait dit, il y a près d'un demi-siècle, aux créateurs du célèbre jeu de ping-pong en deux dimensions qu'ils venaient de mettre en marche une machine qui mâcherait les cerveaux de ses utilisateurs, ils nous auraient probablement ri au nez, en nous affirmant que les "jeux-vidéo" ne pourraient en aucun cas entraîner désocialisation ni violence. Et pourtant...

De l'addiction au monde virtuel à l'isolement du monde réel

Manque de concentration, nervosité constante, caractère compulsif, Troubles du poids, perte ou au contraire obésité, fatigue permanente, insomnie, agressivité, effet de manque... Vous pensez peut-être que nous vous dressons là le portrait d'un toxicomane ? Eh bien non ! il s'agit bel et bien des symptômes d'un joueur pathologique de jeux-vidéo, d'un "cyber-dépendant"... Cette addiction peut

naître d'une simple frustration, d'une déception ou d'un mal-être passager, mais ce que l'on cache trop souvent c'est l'isolement total du "gamer" et la perte de ses interactions sociales. Ainsi débute le cercle vicieux d'une addiction auquel il est terriblement douloureux d'échapper.

Vous pensez accomplir légitimement votre rôle de parents exemplaires en dénonçant les méfaits de la drogue et en interdisant à vos enfants de toucher aux stupéfiants, mais vous est-il déjà venu à l'idée que les jeux-vidéo pouvaient constituer au même titre une drogue à part entière pour la jeunesse actuelle ?

Quand la violence virtuelle prend forme réelle

Quand Warren Leblanc a sauvagement assassiné son ami Stefan Pakeerah à coups de marteau en 2004, il a été prouvé que ceux-ci jouaient régulièrement à un jeu nommé *Manhunt* dont le principe est d'exécuter ses victimes de la façon la plus sanglante possible. Dans *Rapelay*, le seul but du jeu est le viol -faut-il ajouter : *virtuel* ?- et *Grand Theft Auto* prône la violence gratuite. Alors comment ne pas s'insurger en constatant que cette génération sacrifiée a accès à des jeux prônant la barbarie ? que les personnages auxquels elle s'identifie quotidiennement sont des barbares décérébrés qui font figure de héros ? Dès lors, comment enseigner à des enfants les valeurs de la vie, de l'intelligence et de la sensibilité, le respect des droits de l'Homme si cette fausse réalité développe leurs fantasmes les plus malsains ? Faut-il être stupide ou cynique pour ne pas voir le caractère nuisible que peuvent comporter tant de jeux-vidéo actuels ?

Nous en avons assez de lire de simples "recommandations" concernant les limites d'âge sur les jeux violents. Assez de voir cette nouvelle génération capitonnée "à son insu de plein gré" entre quatre murs, les mains menottées à un clavier ou un joystick. Assez de voir cette sauvagerie omniprésente dans les jeux-vidéo, qui se traduit dans la vie, la vraie, par des comportements toujours plus incivils, égocentriques et violents. Alors nous accusons l'État et notre classe politique de fermer les yeux sur cette question. Combien de tueries de masse engendrées par cette barbarie virtuelle ? Combien d'actes de terrorisme même pilotés par des communicants de Daech décervelés par des jeux-vidéos ultraviolents ? Nous accusons certains parents de ne plus assumer leur responsabilité éducative en abandonnant leurs enfants à ces jeux sans contrôle. Nous accusons les inventeurs et techniciens qui collaborent à propager ce fléau de lobotomiser le cerveau de la jeunesse et d'encourager des délires pervers. Pouvons-nous cependant accuser les jeunes d'être coupables si toute une société contribue à leur asservissement ?

Apolline MARIOTTE et Louise MORLON

Harcèlement de rue : plutôt « sympa » ?

A l'occasion de la Semaine internationale contre le harcèlement de rue, le résultat d'une étude menée par le Haut conseil à l'égalité entre les femmes et les hommes révèle que 100% des femmes seraient au moins une fois au cours de leur vie victimes de harcèlement sexiste dans les transports en commun. Dans les médias et sur les réseaux sociaux, le chiffre fait l'effet d'une bombe, engendrant un flot de réactions. Mais s'est distinguée une certaine Sophie de Menthon, chef d'entreprise et chroniqueuse, qui a commis ce tweet désormais tristement fameux : "100% des femmes seraient harcelées quotidiennement. Ne pas tout confondre : être sifflée dans la rue est plutôt sympa !" Voici ma réponse.

Madame de Menthon,

Lorsque j'ai découvert votre tweet sur les réseaux sociaux, j'ai tout d'abord souri, pensant naïvement qu'à l'instar de sites parodiques comme le Gorafi, vous aviez décidé de jouer la carte de l'humour et la dérision pour dénoncer la banalisation du harcèlement de rue et soutenir une cause noble autant que notable. Mais en découvrant le tollé généré par vos propos, j'ai rapidement compris que j'avais

mal interprété vos déclarations.

En effectuant quelques recherches concernant votre parcours professionnel, j'ai découvert que vous n'en étiez malheureusement pas à votre premier scandale sur fond de misogynie, sans quoi cette affaire aurait peut-être pu passer pour une erreur sans conséquence. Suite à l'affaire DSK, vous aviez en effet affirmé, à l'antenne de RMC, au sujet de Nafissatou Diallo : « *Elle n'a rien pour elle, elle ne sait pas lire, pas écrire, elle est moche, et elle gagne 1,5 million, c'est quand même extraordinaire cette histoire* », allant même jusqu'à vous demander « *si ce n'est pas ce qui lui est arrivé de mieux* ». Classe. Cette intervention vous avait tout de même coûté votre place au sein de l'émission Les Grandes Gueules, mais vous semblez ne pas avoir appris de votre erreur. Certes, je peux admettre votre absence d'implication dans la lutte contre le sexisme, le harcèlement et sa banalisation, mais j'ai quand même du mal à comprendre vos motivations à tenir ce genre de propos.



Henri Cartier-Bresson, *Jeune femme américaine en Italie*, 1951

Je pense qu'est en cause votre méconnaissance totale du quotidien des femmes qui n'appartiennent au même milieu social privilégié qui est le vôtre. Tout le monde n'a pas la chance de disposer des services d'un chauffeur ou d'un taxi pour effectuer ses déplacements, ou de fréquenter des lieux sécurisés. Voyez-vous, la majorité des femmes se doit d'emprunter régulièrement les transports en commun et les lieux publics, lieux de nombreuses incivilités, justement dénoncées par le rapport dont vous mettez en doute la véracité. Avez-vous déjà eu peur en rentrant seule chez vous à une heure tardive ? Été victime ou témoin des actes d'un "frotteur" ou d'un exhibitionniste alors que vous preniez le métro pour vous rendre au travail ? Vous êtes-vous déjà sentie humiliée et impuissante face à des propos ou des actes dégradants à votre encontre ? La réponse est déjà dans ma question, car, si c'était le cas, vous ne vous permettriez certainement pas d'affirmer que se faire siffler par un quelconque individu, comme on sifflerait un animal, est quelque chose de « plutôt sympa ». Et au vu du scandale général provoqué par votre affirmation, il me semble que je ne suis pas la seule à penser que vous n'êtes pas en phase avec la réalité.

Parmi les milliers de tweets émis à ce sujet, j'en relève un qui s'adresse si bien à vous : « *Le pire de la domination masculine, c'est quand des femmes la défendent. @SdeMenthon est de celles-là. #Plutôtsympa* ». Et c'est ce dernier point, Madame de Menthon, qui m'attriste le plus. Le fait qu'une femme médiatique comme vous, qui a le privilège de s'adresser à un auditoire large, utilise son pouvoir à des fins aussi stupides. Car, que cherchez-vous sinon gagner en notoriété par une posture révoltante ? Par là-même, vous dénigrez la lutte et le travail accompli pendant des décennies par nos aînées pour nous permettre d'acquérir les droits que nous femmes avons aujourd'hui. Pensez-y, sans elles vous ne seriez probablement pas là où vous êtes. Le sexisme est encore présent partout dans

notre société, que ce soit dans la politique, le journalisme, les médias de manière générale, le monde du travail ou encore les lieux publics et vous servez bien servilement ce maître qui n'en demande pas tant d'un petit personnage comme vous.

Le débat autour des incivilités de nature sexiste dont les femmes sont victimes dans l'espace public est récent, mais il permet déjà peu à peu de prendre conscience de l'ampleur du problème. Nombreuses sont les personnes qui comprennent en quoi ce débat est utile et important. Vous n'en faites pas partie et il est certes de votre droit de décider que cette bataille n'est pas la vôtre. Cependant, s'il s'agit de décrédibiliser ceux et celles qui luttent pour le droit des femmes à se déplacer sans être importunées, s'il vous plaît, à l'avenir, abstenez-vous.

Laurine CHEVIRON

Intelligence Artificielle : un progrès qui divise

"I, Robot", un film de Alex Proyas, mettait déjà en scène en 2001 le danger que pourraient représenter des machines "intelligentes" capables de prendre le pas sur l'être humain. Tour d'horizon de cette question qui n'est plus confinée à la science-fiction.

Le terme d'intelligence artificielle désigne les programmes informatiques capables d'accomplir des tâches requérant des capacités de perception et de raisonnement dignes de l'intelligence humaine. En octobre 1950, le père de l'informatique Alan Turing publiait un article dans lequel il définissait pour la 1^{ère} fois une machine « consciente ». C'est de cette époque que date en fait le développement de la recherche dans le domaine que l'on allait appeler plus tard "intelligence artificielle".

Si au départ, l'objectif de ces recherches était de faciliter les tâches quotidiennes, avec des machines comme l'aspirateur robot, plus les recherches avancent, plus l'objectif semble s'élargir. Désormais, les robots ont des capacités étonnantes et de plus en plus semblables à celles d'un être humain. Ainsi, au Japon, est-il possible de rencontrer un robot comme réceptionniste d'un hôtel. Et les organisateurs des Jeux Olympiques de Tokyo en 2020 prévoient que l'hôtesse d'accueil des athlètes sera un robot à l'apparence d'une femme.

Deux formes d'intelligence artificielle

Cependant, les experts distinguent deux formes d'intelligence artificielle : faible et forte. Faible, l'intelligence artificielle n'est encore qu'une simulation d'intelligence : la machine ne fait qu'imiter le comportement humain grâce à des algorithmes qui résolvent des problèmes d'ingénierie. Ainsi, Joseph Weizenbaum, le créateur du programme de conversation ELIZA capable de mimer un dialogue avec un être humain, nous précise que lorsque sa machine affirme "je comprends", elle ne comprend en réalité absolument rien, elle ne fait que reconnaître ce que le programmeur a introduit dans sa base de données.

Au contraire, lorsque l'on parle de forme forte d'intelligence artificielle, on désigne une machine qui éprouverait des sentiments, qui posséderait une conscience, une compréhension, ainsi qu'un raisonnement. A l'heure actuelle, pour ne citer que ce facteur, la capacité de calcul encore limitée d'une machine fait que cette forme d'intelligence artificielle n'est pas encore au point mais les chercheurs travaillent à créer des logiciels assez performants pour repousser ces limites.

Loin d'être née du jour au lendemain, l'idée de l'intelligence artificielle est le résultat d'une succession de progrès technologiques permis par l'informatique dans des domaines extrêmement variés : ordinateur, smartphone, projection 3D, chirurgie à distance, reconnaissance vocale etc. Un des principaux sujets des recherches en intelligence artificielle intéresse directement des étudiants

en LEA, il s'agit de la traduction automatique d'une langue à l'autre d'un texte et de paroles.

Ce développement concerne également la sphère artistique. La preuve en est le dernier court-métrage du réalisateur Chris R. Wilson, intitulé *Do you love me* dont le scénario a été écrit en collaboration avec un système d'intelligence artificielle nommé Cleverbot. Dans le domaine journalistique, le robot Stats Monkey un robot permet d'ores et déjà de rédiger des comptes rendus de matchs en seulement deux secondes ; en 2010, un de ses articles sportifs fut publié dans la presse américaine.

Les alarmes face à ce "progrès"

Les points de vue diffèrent naturellement sur les conséquences des développements de l'intelligence artificielle. Dans une lettre ouverte parue récemment, certains scientifiques tels que Stephen Hawking, le célèbre physicien à l'origine d'avancées théoriques significatives dans l'explication des trous noirs et de la création de l'univers, ont exprimé leur crainte aux décideurs et à l'opinion publique. Lors d'une conversation en ligne avec des internautes sur le site reddit.com, Bill Gates lui-même a expliqué qu'il était de ceux qui « s'inquiètent de la super-intelligence », persuadé que « dans plusieurs décennies l'intelligence artificielle sera suffisamment puissante pour nous poser de sérieux problèmes ». Prophétique, Stephen Hawking prévient : « Réussir à créer une intelligence artificielle serait le plus grand événement dans l'histoire de l'homme. Mais ce pourrait aussi être le dernier. »

Cependant, malgré les prétentions de certains exaltés, cette super-intelligence n'est-elle pas encore hors de portée des avancées technologiques actuelles ? Qui peut imaginer que l'on sache dès demain implanter une conscience à une machine lorsque les spécialistes des neurosciences ne s'accordent même pas sur la définition de cette conscience qui fonderait notre humanité ? Et comment imaginer alors que cette machine ait la faculté d'évoluer seule, autrement dit qu'elle se mette à vivre ?

Zoulikhan TADAEVA et Romane MANGEOLLE

Je t'ai dans la peau, ma puce !

Les puces électroniques RFID -de l'anglais "radio frequency identification"- composées d'un numéro à 15 chiffres et de la taille d'un grain de riz commencent à être d'un usage toujours plus répandu et elles pourraient s'imposer bientôt dans notre quotidien. Implantées sous la peau, elles permettraient de simplifier nos tâches journalières. Certains bénéfices de ces micro-dispositifs sont démontrés. Mais qu'en est-il des craintes autour d'un usage détourné, voire totalitaire ?

Les dispositifs RFID sont conçus d'abord pour substituer nos moyens de paiement usuels, monnaie et carte bancaire. Plus d'attente devant l'automate de métro ou à la caisse du supermarché, la simple présentation à une machine de la main ou de la partie du corps implantée constitue un gain de temps considérable. Autre application, ces petites puces pourraient remplacer nos papiers d'identité et notre carte Vitale. En cas d'accident, les secours arrivés sur les lieux auraient la possibilité de connaître immédiatement toutes nos données médicales, traitements, antécédents etc.

Les défenseurs des RFID estiment qu'elles pourraient assurer la sécurité de notre société en permettant de tracer tout individu suspecté d'un crime. Par ailleurs, à les entendre, l'implantation totalement indolore de ces implants ainsi que leur durée de vie d'une dizaine d'années présentent un caractère plutôt rassurant.

Des tests dans de nombreux domaines

Voici quelques décennies, le téléphone portable apparaissait comme une option, aujourd'hui, cet outil de communication est indispensable à la plus grande majorité d'entre nous. Les implants sous-

cutanés sont probablement voués à suivre le même parcours ; ils présentent tant d'avantages que leur adoption pourrait se généraliser de manière tout aussi évidente.

D'ailleurs, il existe déjà des entreprises qui ont équipé leurs employés de puces électroniques. Par exemple, les salariés d'entreprises de bureaux high-tech du centre de Stockholm testent ainsi ce procédé pour passer les portes de sécurité, utiliser les photocopieurs et régler les consommations à la cafétéria, juste en présentant leur bras à une cellule chargée de lire la puce RFID. Suite à ces tests, concluants, Bionyfiken, une association de Biohackers, souhaiterait démocratiser l'utilisation de cet implant dans les transports en commun et pour les achats. Son fondateur, Hannes Sjöblad, insiste sur la simplicité et l'innocuité de la puce.

Autre lieu, autre application : sur l'île de Malte, c'est le système médical qui bénéficie également de puces électroniques. Bientôt, en vertu de la loi, tous les nouveau-nés se verront implanter une puce contenant une multitude d'informations en plus du nom, de la date de naissance, de la filiation et du groupe sanguin du porteur. Au Mexique, la greffe d'une puce RFID est sollicitée par les plus fortunés pour augmenter leur chance de survie en cas d'enlèvement. Des puces de la nouvelle génération sont également utilisées dans le domaine de l'agriculture puisque depuis 2011, abandonnant tatouage et étiquette auriculaire, de nombreuses bêtes sont équipées d'une puce RFID.

Appel à la vigilance

Mais pour ses détracteurs, la puce RFID peut aussi constituer un véritable danger si elle est utilisée par un gouvernement autoritaire qui voudrait contrôler tous les faits et gestes du simple citoyen lambda. John Kindervag, analyste principal chez Forrest Research, dont le travail consiste à évaluer l'incidence des nouvelles technologies, est alarmiste et juge que l'utilisation des puces est potentiellement un « moyen inédit de contrôler l'humanité ».

De plus, la fiabilité de ce dispositif est aussi mise en cause. Les expériences menées par Mark Gasson, un ingénieur britannique, prouvent que la contagion par un virus informatique est tout à fait possible, qui corromprait les données de la puce. Autrement dit, une puce RFID n'assurerait pas que vous payez le bon prix votre ticket de métro ou que l'employé qui pénètre dans un laboratoire de recherche biologique est bien celui qu'elle prétend désigner. Effrayant, n'est-ce pas ?

Mais face à l'intérêt que lui manifestent les industriels et les gouvernements pour cibler les consommateurs et tracer les individus, tout mène à penser que la technologie puce RFID fera un jour partie de notre quotidien. Certes, cette nouvelle technologie doit encore être acceptée par la société et les résistances promettent d'être multiples et virulentes.

Le téléphone portable, que les connaissances technologiques permettaient de produire depuis des décennies, avait longtemps été rejeté par les Américains, réticents à l'idée d'être constamment surveillés. Cet outil de communication est pourtant devenu indispensable. En ira-t-il de même pour la puce RFID ? Toujours est-il que nous devons être vigilants car la diffusion de ces puces sous-cutanées constitue un enjeu capital pour l'avenir de nos sociétés. Et de la civilisation. Prenons garde à ne pas brader nos libertés fondamentales pour des bénéfices dont nous pourrions nous passer !

Pauline WERLE et Juliette SCHUTZ

Kim Jong-Un vous salue bien

Paradoxalement, la Corée du Nord est un pays surmédiatisé en France et complètement méconnu. Le fait est que les rares articles écrits, photos prises ou reportages tournés dans ce paradis communiste dépeignent une société uniforme, soumise, et victime d'une monstrueuse machinerie de propagande qui confine à l'absurde. Bienvenue dans un pays qui réalise l'univers de 1984 d'Orwell...

Premier de la lignée de dictateurs de la Corée du Nord, grand-père de l'actuel despote Kim Jong-Un, Kim Il-Sung conduisit la rébellion contre l'occupation japonaise durant la seconde Guerre mondiale, à la tête du parti communiste coréen alors soutenu par l'URSS. Les Soviétiques l'installèrent au pouvoir en 1948, année qui vit la division de la Corée entre le Nord, communiste, et le Sud, capitaliste et soutenu par les Etats-Unis. Épisode majeur du début de la Guerre froide, entre 1950 et 1953, la guerre de Corée matérialisa l'affrontement des deux idéologies et confirma la constitution de deux états antithétiques, quoiqu'habités par le même peuple. Tandis que la Corée du Sud s'est développée de manière spectaculaire pour devenir, "tigre" des pays en voie de développement, un acteur majeur de la mondialisation, la Corée du Nord, elle, s'est enclavée dans une politique d'autosuffisance économique absurde sous la férule d'une dictature d'une barbarie absolue qui dicte la vie et le destin de chaque citoyen en vertu de l'idéologie du "Juche".

Depuis 1948, d'Il-Sung à Jong-Un, en passant par Jong-Il, les Kim se sont succédés de père en fils sans jamais déroger à l'idéologie totalitaire officielle. Au siècle de la mondialisation, du développement de la démocratie et des droits de l'homme, la Corée du Nord fait figure d'épouvantail. Pour le plus grand malheur de ses 24 millions d'habitants.

Les nouveaux villages Potemkine

Les rares hommes d'affaires, diplomates ou touristes étrangers autorisés à pénétrer dans le pays sont constamment encadrés et surveillés par plusieurs "guides", membres du parti chargés d'espionner et de contrôler rigoureusement tous leurs faits et gestes. Aucun étranger n'échappe à la visite des monuments à la gloire du régime, censés renvoyer une image de puissance au visiteur. Mais aucune photo n'est autorisée. Faute de véhicules, faute d'argent, les routes sont vides au point que des enfants peuvent jouer tranquillement au milieu d'une avenue. Autre passage quasiment obligé, où le régime est censé montrer sa modernité, d'immenses salles informatiques où des centaines d'individus sont employés à simuler une activité mystérieuse. Sans le moindre bruit de clavier, qui traduirait leur manque d'expérience, des rangées d'hommes et de femmes agissent de la même manière et font mine de naviguer sur internet. Des visiteurs perspicaces ont vu un figurant fixer une fausse page d'accueil Google pendant plusieurs dizaines de minute.

Parfaitement conscients de la manipulation à l'œuvre, les étrangers rapportent ressentir un profond malaise tout le long de leur séjour dans ce pays hors du commun. Selon l'OMS, le taux de suicide en Corée du Nord est parmi les pires de la planète, supérieur à celui déjà très élevé de son voisin Sud-Coréen.

Drogue et dictature

Au paradis communiste, l'Etat mène secrètement une politique de production et d'exportation de drogues dures et le bonheur est si général que la République Populaire Démocratique de Corée se retrouve à l'heure actuelle avec des taux hallucinants de drogués à la cristal meth dans certaines régions. Spécialisée dans la production d'opium à grande échelle sous feu Kim Jong-Il, la Corée a remplacé les champs de pavot dans les années 2000 par des usines de drogues artificielles comme la cristal méthamphétamine. Fabriquée dans des usines gouvernementales mais aussi chez elle par une grande partie de la population qui crève de bonheur, cette drogue dure est souvent partagée comme l'on partagerait un thé. Apparemment, elle doit soigner bien des maux. Il est vrai que dans un pays où la liberté d'expression et d'association est formellement interdite, il est officiellement toléré de consommer de la pâte d'opium pour ses douleurs chroniques ou de fumer du cannabis cultivé chez soi comme alternative au tabac jugé trop cher. Pour en revenir à la consommation diffuse de drogues dures, les conséquences sur la population sont voilées par l'enclavement strict du pays. Néanmoins, les rapports confidentiels sur l'explosion du marché noir des somnifères rendent indirectement compte de l'ampleur pharamineuse du phénomène.

Les raisons de cette politique de trafic de drogue sont très pragmatiques : un besoin urgent dès les années 90 de devises étrangères. C'est ainsi que les diplomates Nord-Coréens furent naguère envoyés à l'étranger leurs mallettes bourrées d'opium. Les experts estiment à 40 % les réserves de dollars du régime issues du trafic de drogues.

La mansuétude d'un peuple manipulé

D'après les témoignages des rares voyageurs, le contraste est astronomique entre la rigueur despotique que son gouvernement lui impose, avec par exemple un service militaire obligatoire de 10 ans pour chaque homme, et l'humanité profonde qui subsiste dans le Nord-Coréen de la rue. Les deux extrêmes se rejoignent parfois pour atteindre des sommets lunaires : émerveillé comme tout un chacun pourrait l'être par des dauphins dans un spectacle aquatique, le peuple applaudit à tout rompre le speaker expliquant comment le grand leader Kim Jong Un s'est chargé lui-même du spectacle en parlant aux cétacées ! De même, lors du marathon de Pyongyang, les quelques coureurs internationaux conviés à participer par le régime ont tous été ébahis par la joie et les encouragements du public qui se compte en dizaines de milliers personnes : comme si cette rencontre venait combler un besoin refoulé et inavouable de connaître le monde au-delà d'un quotidien stérile.

Brian Offenther, alias DJ B.O, qui a organisé le premier et seul DJ-set de l'histoire de la RPDC à Pyongyang, a raconté combien il avait eu de joie à observer des gens s'aventurer sur la piste au son de tubes occidentaux totalement inconnus pour eux, « comme des gosses à une boum » selon ses mots. Mais il avait également été frappé par leur incapacité à danser librement, spontanément, en dehors des chorégraphies imposées et dirigées auxquelles ils sont habitués. Comme si sur cette scène se montrait l'état de perdition totale de ce peuple sans la présence constante de la main qui le dirige comme un marionnettiste, à longueur de journée, d'année, de vie. Et dire que, depuis les premiers contacts avec les Européens, les Coréens sont vus comme les plus extravertis et expressifs des peuples de cette région, les "Méditerranéens de l'Extrême-Orient". Beau travail, Kim père et fils !

Axel KAUFFMANN et Kira GOERTZ

Laïcité versus laïcisme

La religion est une maladie contagieuse malheureusement répandue à travers la planète entière dont les victimes en France ont souvent honte d'avouer leurs souffrances et préfèrent faire le dos rond devant ses détracteurs les plus acharnés. Ces derniers, eux, pourraient pourtant être également atteints d'un mal qui tait son nom véritable sous le terme populaire de laïcité. Les symptômes, multiples et visibles, révèlent une vérité pourtant simple et facile à comprendre ; comme le dit le vieil adage, fort peu laïque et même tout bonnement tiré de la Bible : Qu'as-tu à voir la paille dans l'œil de ton frère, alors que tu ne vois pas la poutre dans le tien ?

Le 6 mars dernier, un enseignant a refusé de faire cours devant une étudiante française voilée. Cette scène s'est déroulée à l'Université de Paris XIII Villetaneuse, au cœur d'un pays qui prône en temps normal les valeurs de sa fière devise : *liberté, égalité et fraternité*. Pourtant, l'actuelle secrétaire d'État chargée des droits aux femmes, Pascale Boistard, n'a pas attendu longtemps pour manifester sa position sur le sujet : « Je ne suis pas sûre que le voile fasse partie de l'enseignement supérieur », nous informe-t-elle. L'ignorance parle.

Il est essentiel de rappeler que le port d'un signe révélant une appartenance n'est pas incompatible avec la laïcité, dans la mesure où il constitue l'exercice de la liberté d'expression, et en l'occurrence, de la liberté de culte. La discrimination au nom de cette même laïcité est un argument absurde. D'autant que, loin d'être un problème, la diversité culturelle sur les bancs d'un amphithéâtre favorise la vocation de l'université d'être réellement un lieu où les différences se rencontrent et se partagent

sans ségrégation pour permettre la diffusion universelle du savoir. Cependant, Mme Boistard et quelques autres esprits bornés qui lui ont emboîté le pas, semblent ignorer cette vocation ou bien manquer de confiance dans la capacité de la communauté universitaire à distinguer le savoir des préjugés, ou, pour le dire comme dans la Bible : distinguer le bon grain de l'ivraie. Loin de là, ils servent l'ignorance, la division, la disparité et la violence dans la nation.

La laïcité, ou le masque d'une nouvelle Inquisition

La distinction classique, héritée des Lumières, entre l'espace public et l'espace privé semble de plus en plus menacée par le parti des laïcards intransigeants. Rappelons-nous l'affaire Baby-Loup, un conflit de droit du travail à l'issue duquel une femme voilée est licenciée pour faute grave en décembre 2008 ; s'ensuit une proposition de loi menée par l'élue UMP Françoise Hostalier pointant du doigt les mamans voilées qui accompagnent les enfants lors de sorties scolaires, et maintenant ce sont les universitaires qui sont visées. Un bout de tissu justifie-t-il un tel raz-de-marée de réactions politiques ?!

A partir d'un conflit mineur, on instruit un procès et on construit un ennemi public, coupable des tous les maux pour guider le troupeau vers une autre direction. Les populistes insensés, de droite et de gauche, sèment la haine entre les frères d'une même nation. Cette marginalisation progressive sème la discorde dans l'esprit des gens, provoque une tension sociale diffuse et permanente, et des actes violents sont commis au nom même des droits des femmes. Certains expriment leur haine au grand jour envers la communauté musulmane, comme l'éditorialiste Claude Imbert, qui se déclare en toutes lettres « islamophobe et fier de l'être ».

Féminisme ? Oui, mais pour toutes !

Permettez-nous de replacer le sujet dans une perspective historique. Saviez-vous que l'université marocaine Al-Quaraouiyyine , à Fès, considérée comme l'Université la plus ancienne au monde, a été fondée en l'an 859 par Fatima El-Fihriya, une femme, musulmane et voilée ? Saviez-vous que la Palestinienne Iqbal Mahmoud Al Asaad âgée de 20 ans, elle aussi voilée, a été répertoriée par le Guinness Book des Records comme la plus jeune bachelière et la plus jeune médecin au monde ? Bon nombre de femmes voilées participent à l'essor de sociétés sans pour autant se revendiquer d'une idéologie politique ou théologique. Cependant, en France, on souhaite leur interdire l'accès à la ressource la plus précieuse de l'humanité : le savoir.

Venons-en à l'argument majeur avancé par les contempteurs du voile à l'université ; la non intégration. Or, comment ne pas voir que cet argument est contradictoire et donc nul puisqu'une loi interdisant le voile ne ferait, in fine, qu'engendrer l'exclusion. Tâchons d'inverser la problématique : serait-ce le fait que ces femmes soient trop intégrées et gravissent les échelons du savoir qui dérange ? Permettre à ces femmes d'acquérir un statut social meilleur, voire privilégié, fait-il si peur ? La question est donc : où sont les vraies féministes ? Où sont les femmes qui défendent les droits de toutes les femmes ? Pourquoi reléguer systématiquement une étudiante voilée au rang de victime et souhaiter l'exclure en prétendant mieux la libérer ? Ce n'est pas ainsi que l'on fera reculer le sexisme qui domine encore la société.

La diversité : une richesse pour l'université

Le rôle de l'université est d'accueillir tout étudiant désireux de s'instruire, quelle que soit sa religion, sa tendance sexuelle, sa couleur de peau, son sexe. C'est un endroit où la confrontation et les échanges avec l'autre remettent en question nos convictions et façonnent une conception de la vie plus large. L'université n'est pas censée nous imposer des principes et des valeurs de manière arbitraire ! « La tolérance est mère de la paix » disait l'écrivain Charles Nodier, et accueillir chacun avec ses particularités et ses différences est la clé du vivre ensemble.

Il serait temps de discréditer les discours entachés d'arrière-pensées nauséabondes et de voir le soi-disant "problème" comme une richesse, un cadeau, et si l'on ose dire, une bénédiction ! Nous vivons à une époque où l'occasion d'embrasser sans crainte la diversité est une chance pour l'université, et plus largement la France, une chance pour les deux de confirmer leur vocation à éclairer la jeunesse et le monde. S'il y a bien un lieu où la liberté de penser et la liberté d'expression sont le plus à même d'être appliquées, c'est bel et bien l'université. Interdire le voile en ce lieu, ce serait de facto en finir avec la devise républicaine. Il est plus que jamais temps de se détacher de ce laïcisme exacerbé qui se cache sous le beau nom de laïcité et faire rayonner la France pour ses valeurs fondamentales qui font ses lettres de noblesse. Compréhension est mère d'éducation.

Aileen FERNANDEZ et Schayma NABAOU

Médicamenteurs !

L'industrie pharmaceutique vous veut du bien, l'industrie pharmaceutique veut votre bien, l'industrie pharmaceutique veut vos biens. Parmi ces trois propositions, laquelle vous paraît-elle la plus juste ? Bien commun très bien caché, mission d'intérêt public aux contours flous et enfin service rendu extrêmement lucratif, le marché des médicaments enchaîne les bilans excédentaires tout comme il enchaîne les plus démunis.

Le médicament existe pour résoudre un mal, mais il se pourrait bien que l'un des plus grands maux de notre société provienne en fait de ceux qui prétendent nous venir en aide. Entre incompétence et gros sous, médecine et politique, parts de marché et procès intentés au nom de la propriété intellectuelle, Big Pharma prospère dans l'ombre.

Une inégalité homme-femme devant la santé

Selon un article publié en 2014 dans la revue *Science & Vie*, les médicaments soignent mieux les hommes que les femmes. En cause, l'expérimentation sur des souris mâles, bien plus répandue que sur des sujets femelles. Ainsi, l'étude de la vulnérabilité accrue des femmes aux antidépresseurs fait-elle ressortir la non pertinence des tests effectués sur les effets de ces médicaments ; majoritairement étudiés sur des cobayes mâles, ils ne permettent pas d'envisager les effets sur le beau sexe ! Mais cette "négligence" phénoménale dans le protocole scientifique est passée sous silence et, si un journaliste s'inquiète, il reçoit des explications vagues à propos de l'influence des hormones sur l'efficacité des médicaments. Une étude limitée à un seul sexe ne peut en effet affirmer explorer toutes les réalités physiologiques sous-jacentes et les chercheurs et industriels doivent être tenus pour responsables de cette erreur épistémologique doublée d'une faute éthique lourde vis-à-vis des femmes dépressives !

Le silence prévaut néanmoins dans ce cas comme dans tant d'autres et nos pharmacies sont remplies de médicaments d'une efficacité douteuse qui ont été développés pour notre bien-être par des âmes plus intéressées par leurs revenus que par notre santé. Le scandale Diane 35, du nom d'une pilule contraceptive tellement efficace qu'elle s'en prenait à la mère comme au fœtus, n'est qu'un autre exemple de l'incompétence coupable de certains milieux pharmaceutiques.

La bourse ou la vie

C'est que les sommes en jeu sont colossales. Les valorisations boursières de certains laboratoires flirtent parfois avec le PIB d'États comme la Grèce ou la Finlande. Médusant, lorsque l'on parle d'un secteur chargé de sauver des vies. Les coûts des traitements sont tellement élevés que plus d'un malade se trouve dorénavant confronté à cette alternative : la bourse ou la vie. Dans le même temps, comment justifier le coût du transfert du Pdg de Bayer vers Sanofi, soit environ 8 millions d'euros ? Le tout avant qu'il n'ait investi son nouveau bureau et reçu son premier salaire ; une sorte d'avion privé afin de préparer le déploiement du parachute qui l'accompagne.... « Le talent doit être

rémunéré à sa juste valeur » nous dit-on du côté des laboratoires. Un lexique emprunté au monde des affaires, comme si le cours du médicament pouvait se substituer à l'intérêt des malades.

Autre scandale, la collusion de certains experts sanitaires officiels avec des industriels du secteur lorsqu'il s'agit d'accorder leur certification aux produits susceptibles d'être mis sur le marché. Le budget en recherche et développement des industriels du médicament est gigantesque et les sommes investies ne peuvent être perdues, alors le lobbying -un synonyme de corruption- peut aider à voiler l'inefficacité voire la dangerosité de certaines nouvelles molécules. Que dire de l'affaire du Médiateur, responsable de tant de morts ? Comment un médicament anti-diabète a-t-il pu être commercialisé comme coupe-faim ? L'affaire Aquilino Morelle, ancien responsable d'agence sanitaire accusé de prendre des pots-de-vin est encore fraîche. Et qui ne se souvient du gala des vaccins de la grippe aviaire auxquels nous avons failli succomber plus sûrement qu'à la grippe elle-même ?

Les intérêts financiers expliquent ainsi les procès intentés à l'Inde pour infraction au droit de la propriété intellectuelle. Comme si le souci du gouvernement indien de fournir des traitements peu coûteux de sa production à la deuxième population mondiale n'avait aucun poids face à la rapacité des multinationales pharmaceutiques. Avec un marché mondial en expansion, il ne semble pas que les médicamenteurs connaissent de limite à leur volonté de puissance et il est à souhaiter que l'exemple de l'Inde soit suivi dans les pays les plus pauvres. Et pourquoi pas en Occident ?

Patrick BIRD et Anna MEYLACQ

Non au négationnisme littéraire

Ils partagent les mêmes bancs à l'Université de Strasbourg. Eszter Carrat et Kevin Rousseau, respectivement issus des filières Littéraire et Économique et Sociale du baccalauréat, étudient aujourd'hui les Langues étrangères appliquées. Ils nous font part de leur désir de promouvoir la littérature, notamment chez les plus jeunes.

Ce n'est plus un secret : la France veut des ingénieurs. Des médecins, des chercheurs, des physiciens, des inventeurs. Foin du passé, qui n'a plus rien à nous apprendre, nous vivons dans un pays tourné vers l'avenir, un avenir qui se dessine avec des microscopes et des calculatrices. La littérature se retrouve malheureusement rejetée parmi les vieilleries. Les adolescents la trouvent ennuyeuse, et pour cause : on ne la fait pas vivre. Il suffit de regarder les orientations proposées aux jeunes collégiens et lycéens. Les filières valorisées par le système éducatif ont toutes à voir avec les sciences ou le commerce. Si un élève a de bons résultats, il est exhorté et poussé à se diriger vers le sacrosaint baccalauréat scientifique, vu comme la filière de l'élite.

Science sans conscience n'est que ruine de l'âme.

Mais nous ne sommes pas de simples robots dont la destinée serait de participer au progrès scientifique. Nous sommes des êtres humains ; et notre humanité se retrouve dans la littérature. En lisant, nous apprenons, nous découvrons, nous héritons du savoir et de l'expérience humaine de nos ancêtres ou de nos contemporains. Les lettres sont le cœur vivant de notre patrimoine culturel. Comme tout autre art, la littérature représente ce qui fait de nous des êtres dotés de sentiments et de réflexion face à notre condition humaine. Un livre est toujours un miroir qui reflète une part de notre humanité toujours à découvrir. L'art permet à l'Homme de créer, de s'exprimer, de vivre plutôt que de simplement survivre, de s'affirmer face à notre destin de mortels. L'art est essentiel à l'individu ; pourquoi alors le rejeter de la sorte ?

Rallumez les Lumières

Parents et futurs parents, ne restez pas indifférents aux livres. Laissez de côté les tablettes, les ordinateurs et les smartphones. Offrez-lui donc des livres pour éveiller l'intérêt de votre enfant et

laissez-le apprivoiser la lecture comme un compagnon fidèle qui deviendra son meilleur ami dans la vie. Il est de notre devoir d'adultes, parents, enseignants, de promouvoir la littérature et de lui accorder la même importance qu'à la science. Si la science forme des cerveaux capables d'innover, la littérature forme des cerveaux bien faits, qui cultivent le goût de la beauté et de la vérité et cherchent à se mieux connaître et à respecter l'autre tout en appréciant la vie, suivant le programme des Lumières.

Eszter CARRAT et Kevin ROUSSEAU

Organes à vendre

Le marché du trafic d'organes humains se répand à travers le monde. Un rapport de l'Organisation Mondiale de la Santé établit qu'un achat illégal d'organe a lieu toutes les heures. Les maladies, internet, et la pénurie de donneurs, sont des facteurs qui contribuent à l'accroissement de ce commerce sur fond de misère et de pauvreté.

La pénurie de donneurs d'organes, qui touche tous les pays, contribue au développement de leur trafic illégal. Selon l'OMS, pour l'année 2010, plus de 106 000 transplantations ont été effectuées dans ses 95 pays membres mais, malgré l'augmentation constante du nombre de greffes, seulement 10 % des besoins annuels mondiaux sont satisfaits. En 2013 en France, 18 976 personnes demandaient un transplant pour seulement 5 000 dons.

À travers le monde, les inégalités sociales et la pauvreté continuent à sévir tandis que l'accès à internet et la mobilité se développent et avec eux, le trafic d'organes humains. Une étude de l'Organisation Mondiale de la Santé de 2012 dévoile une croissance choquante de ce marché clandestin : chaque année, dans le monde, seraient réalisées plus de 10 000 transactions illégales de greffons.

Dans un contexte de crise, les pays pauvres apparaissent comme les victimes de ce trafic. Acculés par les dettes et le désespoir, beaucoup de pauvres se résolvent en effet à vendre leurs organes. Même dans les bidonvilles les plus abandonnés, ils peuvent avoir accès à un poste internet et aux réseaux sociaux. En quelques jours, une simple annonce trouve des dizaines de réponses de trafiquants des quatre coins du monde. Le vendeur et le trafiquant passent ensuite un accord et le paiement s'effectue par simple virement bancaire, comme pour tout autre achat en ligne. Le seul échange matériel se produira au moment du prélèvement de l'organe.

Un marché générant des profits considérables

Le marché illégal des organes à transplanter fonctionne comme un marché conventionnel, basé sur un système d'offre et de demande. L'organisation est identique à celle d'une entreprise de courtage lambda. Elle comprend un agent qui identifie les vendeurs potentiels, un autre en contact avec les acheteurs éventuels et un troisième en charge de la conservation du greffon au cours de son stockage et de son transport. Enfin, une équipe médicale procède au prélèvement sur le vendeur - NB : et l'on évitera de parler abusivement de "donneur" dans ce cas- et une autre à la transplantation sur l'acheteur.

Nourri par la pénurie d'organes qui touche le monde entier, ce fonctionnement donne également lieu à un véritable "tourisme de transplantation". Il concerne majoritairement des acheteurs fortunés, souffrant souvent d'insuffisance rénale, qui se rendent en Chine, en Inde ou encore Pakistan pour subir une greffe.

Les sommes générées sont quant à elles astronomiques. D'après les chiffres publiés par l'organisation non gouvernementale Américaine Global Financial Integrity, les bénéficiaires

avoisinaient 1,5 milliard d'euros par an. Pour un rein -et les reins représentent environ les trois quarts du trafic-, le prix peut atteindre 250 000 dollars. Un foie peut coûter 150 000 dollars. Néanmoins, dans les pays les plus pauvres, la somme que touchent les vendeurs s'avère dérisoire comparée à ce que perçoivent tous les intermédiaires du trafic. Le prix d'un rein acheté en Inde tournerait autour de 15 000 dollars contre 62 000 dollars en Chine mais dans ces deux pays, la somme que le vendeur reçoit ne dépassera jamais 5 000 dollars.

Des législations divergentes

Tous les pays de l'Union Européenne s'accordent au sujet de l'interdiction totale du trafic d'organes humains. Le corps ne peut pas être l'objet d'une transaction quelconque : c'est ce que la loi désigne sous les termes de "non-patrimonialité du corps humain". Seul le don d'organe est autorisé, pas la vente. En France, par exemple l'infraction à cette loi est passible de 100 000 euros d'amende et d'une peine de sept ans d'emprisonnement. L'importation ou l'exportation illicite de marchandises humaines est quant à elle punie de 75 000 euros d'amende et de cinq ans de réclusion. Quant au don d'organes, les lois des pays européens divergent sur la relation entre le donneur et le receveur, faiblesse pouvant mener à des abus. En Italie ou au Danemark la loi impose l'existence d'une filiation entre les deux partis. L'Allemagne, de son côté, élargit la légalité du don entre des personnes émotionnellement liées. En France, une vie commune de plus de deux ans entre le receveur et le donneur rend la transplantation possible. En ce qui concerne la Norvège ou la Suisse, aucun lien spécifique n'est nécessaire. La limite entre le légal et l'illégal peut donc être franchie plus aisément.

Dans d'autres pays du monde la situation est parfois tout autre. En Iran notamment, le trafic est reconnu, légal et géré par l'Etat. Autrement dit, si une personne le souhaite, elle peut tout à fait vendre ses organes. Les personnes vendant un organe à un tiers sont rémunérées par l'Etat iranien et elles bénéficient même d'une couverture sociale pour une durée d'une année. Les autres frais liés à la transplantation sont à la charge de l'acheteur du greffon.

Cependant, au niveau international, c'est la Chine qui fait le plus polémique. En effet, l'Etat y organise le prélèvement d'organes sur des prisonniers après leur décès ou encore sur des condamnés à mort une fois exécutés. Pour information, la Chine condamne à mort entre 2 000 et 10 000 détenus par an. Ces organes sont par la suite transplantés majoritairement sur les patients les plus aisés.

Des solutions préventives

Plusieurs démarches ont été entreprises à l'échelle internationale pour stopper le trafic. La Déclaration d'Istanbul de 2008 sur le trafic d'organes et le tourisme de transplantation énonce les principes que les gouvernements sont encouragés à mettre en place pour le réprimer. Elle émet aussi des propositions qui visent à encourager le don et à protéger les donneurs. En juillet 2014, le Conseil de l'Europe a réaffirmé le souhait de bloquer ce commerce en produisant une convention internationale invitant les pays membres à instaurer des règles punissant pénalement les auteurs du trafic. Pour cautériser la plaie qu'est le trafic d'organe, la seule force faisant foi semble être l'union.

À l'échelle nationale, une solution serait de plus sensibiliser plus et mieux la population au don d'organes, comme l'on parle du don du sang. Au-delà de la Journée internationale qui lui est consacrée le 22 juin, il serait souhaitable de mener des campagnes pour présenter ce qu'est un don d'organes et prendre conscience de son importance pour tant de nos congénères et nous, peut-être, demain. De fait, l'ignorance des souhaits du défunt liée au manque de dialogue au sein des familles amène malheureusement très souvent ces dernières à refuser le prélèvement d'organes de peur de faire le mauvais choix. Chaque année en France, 30 % des dons potentiels sont refusés par les familles qui prétendent ne pas être sûres de la volonté du défunt. Et vous, en avez-vous déjà parlé avec vos proches ?

Fanny CHARBUY et Xavier ZAEPFFEL

Philanthropes, réveillez-vous !

Messieurs les supergeeks milliardaires, investissez dans l'Humanité !

La tradition veut que les self-made men américains devenus milliardaires redonnent à la société ce qu'elle leur a donné. Mais cette tradition est menacée ; la dernière génération des supergeeks milliardaires, celle des fondateurs de Google ou d'Amazon, n'investit plus comme les précédentes dans l'amélioration des conditions de vie de l'humanité commune, mais, égoïstement, dans la recherche de moyens d'échapper à la condition humaine !

Cette philanthropie issue de l'éthique puritaine indissociable de la fondation des Etats-Unis d'Amérique, se manifesta par excellence au début du XXe siècle avec les Cabot, Carnegie et autres Rockefeller qui investirent une proportion considérable de leurs richesses dans l'amélioration du genre humain. Comme si cette forme de générosité publique devait être le revers de leur comportement notablement hautain vis-à-vis des simples mortels ; ne disait-on pas couramment à Boston que les Lodge ne parlaient qu'aux Cabot, et que les Cabot ne parlaient qu'à Dieu ? Pourtant, dans le but déclaré de favoriser l'avancement de l'humanité, les Cabot financèrent, entre autres, Harvard, qui encore aujourd'hui possède sa Cabot House. D'autres, dont le nom reste mondialement fameux, comme Andrew Carnegie ou John Rockefeller, furent encore plus généreux.

Roi mondial de l'acier, Carnegie est connu bien évidemment pour le Carnegie Hall à New York et son soutien à la création artistique ; Il finança aussi plusieurs universités, dont la Carnegie Mellon University, des bibliothèques publiques, dont la plus grande du monde, la New York Public Library, des musées et surtout le think-tank Carnegie Endowment for International Peace, dont le but est de promouvoir la paix mondiale. Il est vrai qu'Andrew Carnegie donna finalement 90 % de sa fortune. Il écrivit *The Gospel of Wealth*, un essai utilisant un vocabulaire religieux pour exhorter les riches à utiliser leur argent à améliorer la société. John Rockefeller et ses descendants incarnent la même tradition. Depuis la création de la Fondation Rockefeller, leurs efforts se focalisent sur la santé, les sciences et l'éducation pour "promouvoir le bien-être de l'humanité à travers le monde", finançant entre autres la Croix Rouge, les premiers programmes internationaux privés contre la malaria, la fièvre jaune, les premiers instituts de santé publique un peu partout dans le monde etc. On ne compte plus les universités, hôpitaux et programmes philanthropiques financés par la famille Rockefeller, qui reste dans le classement des familles mondiales les plus fortunées.

Une deuxième génération de philanthropes est incarnée par Bill et Melinda Gates qui, selon la dernière couverture de Newsweek, ont dépensé plus de 24 milliards de dollars en faveur de l'éducation et du combat contre les maladies orphelines dans les pays en voie de développement, perpétuant ainsi la tradition et partageant les mêmes préoccupations que les premiers apôtres de la philanthropie moderne.

Sont-elles partagées par les magnats des temps modernes, les fondateurs supergeeks de Google, Paypal et Amazon, que nous avons tous contribué à enrichir par nos activités banales sur internet ? Financent-ils eux aussi l'éducation et la santé pour le plus grand nombre ? Malheureusement non ! Leurs dépenses principales n'ont plus grand-chose de philanthropique puisqu'elles concernent la conquête de l'espace et le transhumanisme. Autrement dit, ils s'intéressent plus aux moyens d'échapper à la condition humaine qu'à son amélioration comme le faisaient leurs prédécesseurs.

Les promesses du transhumanisme sont séduisantes pour des milliardaires soucieux de perpétuer leur pouvoir : ils créeraient une surhumanité aux pouvoirs illimités qui dominerait sur l'humanité que nous connaissons. Et cet intérêt pour le transhumanisme est d'autant plus dérangeant que c'est le revers d'un désintérêt total pour le reste de l'humanité et tout particulièrement leurs congénères en souffrance. C'est une remise en cause même d'une valeur universelle des sociétés humaines, à savoir

la solidarité humaine. C'est une remise en cause aussi de l'égalité, à la fondation de nos systèmes politiques démocratiques.

Quant à la conquête de l'espace, certains rétorqueront peut-être qu'elle est nécessaire pour assurer à l'humanité sa survie à long terme. Soit. Mais nous avons survécu plusieurs millions d'années déjà sur le plancher des vaches ! Où est l'urgence, quand l'ONU dénombre 66 millions de réfugiés dans le monde et que tant d'autres souffrances et injustices requièrent la solidarité de toute l'humanité ? La recherche spatiale vaut-elle plus que l'amélioration de la condition humaine sur Terre ? Et si les Titans de l'internet veulent innover, qu'ils investissent dans la diffusion des principes et des pratiques de la démocratie, en suivant le chemin que Carnegie commença à prendre il y a 100 ans, au lieu d'investir dans des entreprises transhumanistes qui menacent de saper nos fondements démocratiques.

Messieurs les supergeeks milliardaires, soyez conscients de vos devoirs vis-à-vis de vos concitoyens de la planète Terre et investissez comme les illustres philanthropes dans l'amélioration de la vie de vos congénères !

Troy DAVIS et Gayanaka WIJETHILAKE

Un philanthrope anglais à Paris

Pendant la guerre de temps très durs marqués la Commune mais surtout bombardements des Wallace, un Anglais France comme patrie connaître en fondant un de sa luxueuse villa victimes et la distribution A la fin de la guerre, la rapidement reconstruite elle se transforma avec comme le Sacré-Cœur, et dessinaient une nouvelle furent nombreux à mais les Parisiens n'ont dont le nom est lié aux fit installer à travers la cimetière du Père-



1870, Paris connut des par l'épisode tragique de par le siège et les Prussiens. Sir Richard fortuné qui avait choisi la d'adoption, se fit alors hôpital et en organisant, parisienne, l'accueil des de vivres à la population. capitale ravagée fut très et, en moins de dix ans, de nouveaux bâtiments, des boulevards qui ville. Les philanthropes financer ces chantiers retenu que Sir Wallace fontaines publiques qu'il capitale. Il repose au Lachaise.

Robert Doisneau, *La fontaine Wallace*, 1945

Pour ou contre : la technologie

Alice Koehler et Anna Duchêne, deux étudiantes en Langues Etrangères Appliquées débattent de l'utilisation de la technologie par les jeunes. Tandis que pour Anna, l'ampleur prise par la technologie est démesurée, Alice l'accepte comme partie intégrante de sa vie. Voici la transcription de leur discussion animée.

Quel est votre point de vue concernant la relation entretenue par les jeunes avec la technologie ?

Anna L'ordinateur et, dans une moindre mesure, le téléphone portable sont des outils indispensables pour étudier à l'université. C'est un constat objectif. Mais par la technologie, nous construisons une société constituée d'êtres artificiels en permanence contrôlés et là je ne suis plus d'accord.

Alice Est-ce que j'ai l'air sous contrôle ? Pourtant on me dit souvent que je suis "hyperconnectée". Je consulte les réseaux sociaux plusieurs fois par jour et j'ai vraiment du mal à m'en passer. J'aimesuivre les phénomènes de société, et il est pour moi presque vital de suivre l'actualité. Récemment, j'ai tout de même voulu me couper de tous réseaux sociaux pour une journée. Sans vraiment ressentir de manque, j'avoue que j'ai maintes fois failli m'y connecter... par réflexe. Mais c'est un besoin pour ainsi dire intellectuel : sans les instruments de communication technologiques, je me sens coupée du monde et j'ai l'impression de manquer des événements. Je me suis renseignée, les spécialistes l'ont identifiée sous la formule "fear of missing out", une angoisse partagée par la plupart des jeunes, et que je comprends très bien.

Comment évaluez-vous les avantages et les risques de cette relation addictive ?

Anna Dérangés à tout instant par un mail, un message Facebook, un sms ou un appel, nous développons un déficit de l'attention et de l'efficacité. De plus, avec l'enchevêtrement de notre vie privée et de notre vie professionnelle, ce qu'on appelle le "blurring", nous sommes à présent susceptibles d'être joignables à tout instant : c'est une pression intolérable, la vie personnelle est menacée. Derrière l'infobésité et son corollaire la cyberdépendance se cache une réelle fragilité : on a l'impression de ne plus pouvoir survivre sans l'utilisation d'un GPS, d'un téléphone, d'un ordinateur ! C'est absurde et nous ne nous perdons totalement le sens du réel.

Aussi, en confiant à internet des données personnelles, nous abandonnons l'anonymat. Qui sait combien d'informations sont enregistrées ? Et par qui ? Alors que nous vivons dans un monde prônant la liberté, nous sommes paradoxalement davantage contrôlés. Sans vouloir dramatiser, notre rapport actuel à la technologie me fait penser au roman de Max Frisch, *Homo Faber*. Le protagoniste est caractérisé par sa défiance envers tout ce qui n'est pas technologique, exact ou prévisible... tant et si bien que même l'humanité le répugne. La technologie nous dénature, transforme nos relations, les appauvrit et nous amène à nous ignorer les uns les autres, et du coup à perdre ce qui fait que nous nous sentons humains.

Alice Je ne suis pas du tout d'accord. La technologie ne nous éloigne pas, au contraire, elle nous rapproche ! Ma sœur a passé un semestre en Thaïlande l'année dernière, et pourtant, grâce à Facebook, je lui parlais presque quotidiennement. Sans la technologie, qu'aurais-je fait ? As-tu idée du temps nécessaire pour qu'une lettre parcoure cette distance ? Grâce à la technologie, peu importe la distance ou le décalage horaire : la communication avec l'autre bout du monde devient aussi aisée qu'avec son voisin !

La technologie est tout simplement devenue indispensable dans nos vies. Parler de dépendance revient à dire que nous sommes drogués à l'eau ou à la nourriture ! Non, nous ne pouvons pas nous en passer, car elle est absolument nécessaire.

En tant que jeune, quel type de société imaginez-vous pour l'avenir ?

Anna D'abord, je suis atterrée que tu mettes au même niveau des besoins vitaux tels que l'eau et la nourriture, et les besoins artificiels et finalement futiles que crée la technologie : pour moi, c'est manquer de bon sens et du sens du réel. Et c'est la preuve que la cyberdépendance est comme une addiction qui dénature le rapport au monde. Non ! l'ordinateur n'est pas vital comme l'eau, l'air ou le pain quotidien ! Certes, il me semble inévitable que la technologie reste au centre de notre société mais j'en suis effrayée. De nos jours, les enfants découvrent les tablettes tactiles et les écrans avant l'âge de deux ans. Un accès aussi précoce porte préjudice au bon développement de leur cerveau.

Alice Ouvre les yeux : la technologie ne prendra que plus d'ampleur dans le futur. Le journaliste américain Paul Miller a tenté de se passer d'internet pendant un an : se sentant isolé, il a cédé avant terme. C'est bien la preuve qu'il est déjà aujourd'hui impossible de se passer de technologie. As-tu déjà consulté un site comme www.worldometers.info/fr/ qui donne une estimation du nombre d'appareils des nouvelles technologies de l'information et de la communication utilisés en temps réel: le compteur marque une croissance continue et exponentielle. C'est le sens du progrès, que tu

le veilles ou non. Pourquoi s'encombrer de livres lorsque sur une liseuse, on peut en stocker des dizaines ? Qui s'entête encore à acheter des cartes routières gigantesques et impossibles à replier quand une carte détaillée du monde entier est disponible sur GPS ? La technologie nous rend la vie plus aisée, pourquoi le nier... sinon pour le plaisir de nier la réalité ?

Pour conclure, comment résumeriez-vous votre point de vue en une phrase ?

Anna Il ne faut pas accepter comme inéluctable la venue d'une société toute entière basée sur la technologie juste parce qu'elle semble inévitable. Ce qui ne veut pas dire qu'il faille rejeter la technologie en bloc. Je dirai donc : si nous voulons rester humains, nous devons maîtriser la technologie, autrement dit apprendre à l'utiliser judicieusement, avec parcimonie, discernement et sagesse, et non par réflexe.

Alice Au-delà du constat que la transformation de la société et de notre vie par la technologie me semble inéluctable, je demande : pour quelles obscures raisons devrions-nous nous en inquiéter ? Gare à l'obscurantisme en la matière ! Pensons que les avancées technologiques sont par nature conçues pour améliorer nos vies.

Anna DUCHENE et Alice KOEHLER

Que penser du végétalisme ?

Les végétaliens sont-ils bêtes à manger du foin ? Julie Ripoche aurait tendance à le supposer, elle qui s'oppose à la tendance de plus en plus en vogue du végétalisme. Elle préconise une alimentation variée pour une meilleure santé. Déborah Windyka a, quant à elle, adopté ce mode de vie depuis maintenant un an et elle le défend avec la ferveur d'une convertie. Faites votre opinion !

Est-ce difficile de suivre le régime végétalien au quotidien ?

Julie Le régime végétalien n'est, à mon goût, pas assez varié pour notre organisme et il n'a rien pour aiguïser nos papilles. Suivre un régime végétalien implique aussi beaucoup de temps et une discipline de fer comme chez un sportif de haut niveau, de l'organisation et de la motivation à revendre pour composer son repas quotidien. Suivre un régime végétalien nécessite de diversifier ses plats pour ne pas avoir l'impression de mastiquer sans cesse la même chose. Cela complique aussi les sorties entre amis ou en famille. Et puis, ce mode de vie exige de faire les courses très souvent car la teneur en vitamines des produits végétaux se dégrade très vite.

Déborah Remarque d'abord que tu te contredis : tu évoques la monotonie d'un régime végétalien et tu montres que ce régime implique une grande créativité. Concernant les courses, je t'assure que les courses une fois par semaine suffisent ; au pire, on s'entretient le corps à les faire un peu plus souvent. Par ailleurs, pour prévenir une attaque classique contre le végétalisme, le panier de courses végétalien ne revient pas plus cher, je le sais par expérience. Il faut seulement faire preuve d'un peu d'ingéniosité : arpenter les marchés en fin de journée et faire des stocks de surgelés. A la fin, mes lentilles et autres légumes riches en protéines coûtent bien moins cher que ton steak ! Sinon, je n'ai jamais eu de problème à trouver un plat végétalien dans un restaurant et s'il n'y en a pas à la carte, il suffit de demander ! Grâce aux réseaux sociaux, une véritable communauté végétalienne se crée. C'est formidable de partager ses idées sur l'alimentation et le monde.

Certaines prétendent que ce régime serait dangereux pour la santé. Qu'en pensez-vous ?

Julie C'est évident que le végétalisme est potentiellement dangereux. En se privant de tout produit d'origine animale, les végétaliens souffrent de carences : ils manquent de vitamines A, B et D, de fer, de zinc, de calcium ou encore d'oméga 3 et 6. L'absence de ces aliments vitaux rend les végétaliens plus faibles et les expose à diverses maladies telles que les cancers et les problèmes cardiaques. Ne

succombons donc pas aux charmes de la carotte et du poireau ! sous leurs dehors innocents, les végétaux nuisent gravement à notre équilibre nutritionnel !

Déborah Bien sûr que non ! Une assiette colorée et variée est, au contraire, synonyme de vitalité et de bonne santé. Par ailleurs, voici quelques chiffres scientifiques. Sais-tu qu'à poids égal, le brocoli contient davantage de protéines qu'un steak ? Tu peux le mépriser si tu ne le connais pas mais la vérité c'est que ce petit champion possède aussi des vitamines E et C en abondance ainsi que des fibres.

Que pensez-vous des conditions faites aux animaux d'élevage ?

Julie L'homme est par définition omnivore, se nourrissant et d'animaux et de végétaux. Traire les vaches ne leur fait pas mal, les poules pondent des œufs, qui nous alimentent etc. ainsi va la nature et ainsi va l'histoire de l'humanité. Nous avons besoin de viande ! Les élevages sont indispensables à notre survie. Mais pour en venir à la question : n'ayez crainte, malgré quelques abus que je condamne -comme je condamne les producteurs de légumes estampillés "bio" qui ne respectent pas leurs cahiers des charges, et il paraît qu'ils sont nombreux, n'est-ce pas Déborah ?-, donc malgré ces abus, les éleveurs et les abattoirs sont tenus de respecter des mesures strictes pour le bien-être des animaux. Par exemple, les vaches d'abattoir sont électrocutées afin qu'elles ne souffrent pas.

Déborah En fait, il existe un vrai problème de diffusion des informations et de traçabilité. Les consommateurs se laissent naïvement piéger par l'image que les industriels veulent donner de l'élevage. Les médias et la société ferment les yeux. La souffrance que les animaux endurent tout au long du processus d'abattage est intolérable. Les mesures prises ne suffisent pas. Un animal peut être encore conscient lorsqu'il se fait vider de son sang. Les vaches laitières, elles, se font en quelque sorte violer toute leur vie par insémination artificielle, pour produire du lait continuellement. Nous leur enlevons leur enfant dès la naissance, et les veaux sont le plus souvent destinés à un abattage rapide. Lorsque ces mères ne produisent plus suffisamment de lait, elles sont elles aussi envoyées à l'abattoir. Leur espérance de vie, qui serait normalement de 25 ans, est limitée à seulement 5 ans en raison des intérêts et de l'esclavagisme des éleveurs.

Les végétaliens peuvent-ils transformer la société ?

Julie Je pense que les défenseurs des régimes végétaliens doivent arrêter d'être aussi alarmistes. Qu'ils cessent d'utiliser constamment la peur pour convaincre les gens de craindre les aliments d'origine animale, qui sont en général parfaitement sains, en ayant pour seul objectif : les faire adhérer à leur cause ! Ils me font penser à des illuminés sectaires qui te promettent l'enfer pour te convertir à leur foi.

Déborah Ouvre les yeux ! Il faut tous ouvrir les yeux et devenir conscients de nos responsabilités vis-à-vis de la planète, de la nature, des êtres humains et des animaux ! L'élevage se révèle être une véritable catastrophe écologique. Acheter un steak revient à cautionner la façon dont il a été fait. Et si les consommateurs cessaient d'acheter tant de viande, ils sauveraient des vies humaines aussi. En effet, les céréales utilisées pour nourrir le bétail pourraient être redistribuées aux pays du tiers-monde où l'on crève de famine. Gardons en tête ce chiffre parlant : l'industrie a besoin de 16 kilogrammes de céréales pour produire seulement 1 kilogramme de viande.

Julie L'homme est un omnivore, il a le droit de manger de tout. Assez du végétalisme !

Déborah Je n'ai à ajouter qu'une phrase, toute simple, c'est une citation de Benjamin Franklin, et peut-être qu'un jour, après t'en être moquée, tu la comprendras et qu'elle te transformera comme moi-même j'ai été transformée : « manger de la viande, c'est commettre un homicide involontaire ».

Julie RIPOCHE ET Déborah WINDYKA

Réflexions sur le temps

Le dieu de nos jours. Je voudrais exprimer l'inquiétude que me provoquent les églises qui, avec leur horloge géante au tic-tac obsédant, me font douter de la nature du Dieu qu'elles adorent. Si le temps est sans doute la ressource la plus précieuse des êtres humains, il semble bien qu'il soit devenu à tort un objet de vénération.



Francisco de Goya, *Saturne dévorant un de ses fils*, 1819-23

05h34

Je viens d'un pays qui ne connaît pas de saisons et j'avais souvent l'impression que le temps ne passe pas... qu'il n'existe pas. C'était avant, avant le train de 05h34 qui m'a abandonnée sur le quai de la gare de Strasbourg.

Jusque-là je considérais le manque de ponctualité comme une qualité liée à mon origine, non comme un défaut. Et je reste étonnée par la précision harmonieuse et décidément exotique avec laquelle un train arrive à 05h34 exactement. Dans mon pays, les horaires des trains sont généralement arrondis à la dizaine la plus proche afin de donner une marge à tout le monde, le chauffeur, les passagers, ceux qui les amènent ou viennent les chercher en gare. Du coup, plus à craindre un retard. On arrondit de même les horaires de tous les rendez-vous. C'est, je crois, une façon d'arrondir les relations humaines.

Pour moi, les rides du visage sont en fait l'une des rares preuves que le temps laisse dans son sillage. Peu de choses m'ont fasciné autant que le jour où j'ai observé un Allemand retardataire : soudain son visage s'est douloureusement crispé, ridé, il avait pris un coup de vieux ! Pourtant, ce n'était pas un Suisse allemand doté d'une Rolex, mais bel et bien un Allemand. Ce qui autrefois aurait été pour moi presque un oxymore, est devenu le premier cas d'une chaîne d'exceptions que j'ai rencontrées jour après jour et qui, aujourd'hui, me font rejeter ma croyance qu'avec leur mesure scientifique du temps, les Européens étaient les maîtres du temps. Eh bien ! au contraire, je ne vois ici que des retardataires et ils sont innombrables, et ils sont partout. Et ils sont ridés bien souvent. A tout prendre, les retardataires sont une expression particulière d'humanité qui m'est sympathique. Je les défends contre les critiques continues qui leurs sont faites.

Mieux vaut trois *heures* plus tôt qu'une *minute* trop tard. Qui n'a entendu ce genre de formule dans les rues de Strasbourg ? L'expérience lui donne parfois raison, mais pas toujours. Oh ! avec cette remarque, je n'ai pas l'intention de discréditer les maîtres du temps qui avec la tactique du tic-tac obsédant mobilisent le monde. Sans eux pour dynamiser nos vies, nous pourrions tomber dans un état permanent de léthargie. Une perspective déplaisante. La ponctualité, c'est vrai, sauve aussi des vies. Une seconde a suffi pour empêcher un incendie, un décès. Néanmoins, dans la jungle imprévisible de la vie et de ses éventualités, une minute en retard peut aussi sauver des vies et l'on ne compte plus l'exemple de ces survivants qui ont survécu parce qu'ils avaient manqué un train.

Le temps n'est pas de l'argent ni un veau d'or, il est mieux que cela.

Je voudrais défendre les retardataires. L'amoureux qui est arrivé en retard à sa première rencontre et qui a réveillé un soulagement glorieux chez son partenaire tendu par l'attente. L'étudiant qui n'a pas respecté la date limite de remise du devoir et a consacré une journée de plus avec sa traduction pour trouver enfin le mot juste. L'enseignant qui n'a pas terminé le programme pour concentrer son effort sur chaque étudiant afin que tous apprennent vraiment. Le professionnel qui a pris le temps de maîtriser son domaine plutôt que d'être le plus jeune du métier. Je défends tous ceux qui, tout en écoutant le monde proclamer que le temps c'est de l'argent, l'ont investi à vivre.

Nous nous mettons souvent une montre comme nous nous mettrions des menottes. Le temps existe et n'existe pas, c'est la ressource la plus commune et la plus précieuse à la fois. Quand nous disons qu'il passe, c'est nous qui passons. Gardons-nous de le transformer en divinité, au risque d'être dévorés par lui comme dans le tableau de Goya.

Natalia MELENDEZ

Requiem pour une vache

Le repos pascal représente, dans beaucoup de foyers, une période festive où chocolat, œufs bariolés et agneaux en sauce ravissent petits et grands. En cette période de paix, les conditions désastreuses de production du lait, des œufs et de la viande ne suscitent pourtant aucun questionnement des consommateurs. Or, Pâques rime avec souffrance et torture pour veaux d'or, vaches à lait et autres poules aux œufs d'or. Les industries agroalimentaires utilisant des produits d'origine animale se réjouissent, car leurs crimes sont aussi lucratifs qu'impunis. Les proxénètes de cette espèce trouvent toujours des clients, nous. Il est temps de sonner les cloches à ceux qui boivent du petit lait !

Pâques, ouvrons des œufs mais ouvrons les yeux. Cessons d'arguer que consommer des produits laitiers ne fait de mal à aucune vache ou que manger des œufs n'a jamais tué aucune poule. Dénonçons l'horreur dissimulée dans la production d'un chocolat ou d'une viande industrielle. Dénonçons les producteurs immoraux.

De la poule à la vache

Pas de Pâques sans casser des œufs. Or, l'aviculteur traite les poules comme des esclaves qu'il confine à plusieurs dans des cages bien trop exigües pour une meilleure promesse de rentabilité. Au cours de leur vie, les séquestrées ne voient jamais la lumière du jour, sinon lorsque leur dernière heure arrive. A cette heure, on en finit vite, pour des considérations de rentabilité. De ce bourreau, toutes les pratiques sont horribles. Sous l'effet du stress et de la panique, les volailles risqueraient de s'entretuer entre elles. La simple humanité voudrait que l'on allège les cages... trop coûteux ! Alors, pour un producteur sans autre souci que le profit maximum, quelle meilleure idée que de leur couper bec et griffes ? Esclavagisme, tel est donc le premier chef d'accusation de ce réquisitoire.

Revenons-en à nos vaches. La vache, comme toutes les femelles mammifères, ne produit de lait que lorsqu'elle attend un petit ou qu'elle allaite. Ainsi, dans l'élevage moderne, toutes les vaches dites

laitières doivent-elles être littéralement abusées au moins une fois chaque année. Un homme utilise sa main ou un bras mécanique pour l'inséminer artificiellement. Lorsqu'elle met enfin bas, le violeur lui enlève son petit. Vous ne pensez tout de même qu'on puisse laisser un veau gaspiller le lait qui peut rapporter si gros ? La vache, comme toute maman, pleure alors son petit pendant des jours. Ce sont les hommes, en l'espèce des éthologues, qui caractérisent la classe des mammifères comme celle regroupant les animaux aptes à éprouver des émotions, c'est vous dire si nous autres mammifères devrions manifester de la pitié pour une vache privée de sa progéniture !

Spécisme et sadisme

Mais la scène de torture ne s'arrête pas là. Une machine accrochée à son pis dégorge en permanence la totalité de son lait, engendrant multiples infections et douleurs. Lorsque ce cycle, répété sans cesse, s'arrête enfin, cela signifie qu'en récompense de ses services, la vache est bonne pour l'abattoir, faute d'être encore rentable. Bien loin des pâturages verdoyant de la Suisse ou des vastes champs bucoliques de la France, les vies de la vache violette Milka et de la vache qui rit jaune vous font-elles encore rêver ? En fait, appelons un chat un chat et spécisme cet esclavagisme animal. C'est-à-dire une discrimination fondée sur le critère d'espèce qui accorde une prééminence totale aux humains sur les animaux. Que vaut cette humanité dont nous nous faisons gloire si nous limitons ses effets à nos congénères ?

Mais notre criminel à la barre utilise aussi la matraque pour pousser bovins, ovins et autres bestiaux à viande vers un destin goût lasagnes, hachis Parmentier ou ragoût. Choix à la carte ! Sous les coups, dans les beuglements, les pupilles se dilatent d'angoisse et les bestiaux assommés, ou vaguement assommés, finissent leur course dans un hachoir géant. Certains sont encore conscients lorsque vient l'étape du charcutage. Dénonçons là un sadisme qui, pour être toléré, jette l'opprobre sur toute notre société !

N'avons-nous pas là une belle brochette de tueurs en série ? Pâques est paradoxalement une source de souffrances incommensurables infligées à des êtres innocents et sans défense, dotés pourtant de sens et de sentiments. Pâques, victime de notre société de consommation immorale, est devenue la fête des industries laitière et de la viande qui s'engraissent aux dépens de nos soi-disant amis les bêtes. Quelle part de responsabilité pour le consommateur ? Coupable de complicité de "crime contre l'animalité" ? Complice des conditions d'élevage inhumaines, jusque dans son acceptation de produits de mauvaise qualité et gavés de bactéricides pour pallier les maladies que produit le stress sur les animaux ? Ou seulement coupable de non-assistance à être vivant en danger ? Ayez une pensée pour la vache Milka et tous les animaux exploités ! Et décidez s'il vaut mieux continuer à acheter et manger les yeux fermés ou prendre l'habitude de consommer des produits différents pour Pâques mais aussi toute l'année.

Pauliana FERHATI et Déborah WINDYKA

Sumimasen !

"Sumimasen" (excusez-moi), "gomenasai" (je suis désolé), "shitsureishimasu" (excusez-moi de vous déranger), "moshiwakearimasen" (je ne sais comment vous demander pardon). Autant de mots d'excuses qui reflètent bien la culture japonaise

La société nippone est régie par des codes de conduite bien différents de ceux en vigueur en France, influencée qu'elle a été et reste par le bouddhisme et le shintoïsme ainsi que par sept siècles d'un régime militaire d'une extrême rigueur : le shogunat. Les Japonais doivent à cette tradition unique leur culture du silence représentée par les arts traditionnels, la cérémonie du thé et la poésie minimaliste du haïku.

Au Japon, l'étranger qui débarque est immédiatement touché par le climat particulier de sérénité qui émane du paysage et des gens. Le pays du Soleil levant traîne souvent l'image d'un pays trop industrialisé, surpeuplé et stressant. Cependant, malgré sa population de plus de 13 millions d'habitants, Tokyo est une ville beaucoup plus calme que notre capitale. Plus de 3,4 millions de passagers se croisent quotidiennement à la gare de Shinjuku (Tokyo) et pourtant, le mouvement de la foule y est fluide et calme. Les gens ne se bousculent pas et respectent l'ordre public.

Des vertus civiques religieusement respectées

C'est qu'à côté de la propreté et de la ponctualité, la politesse est une réalité essentielle dans la culture japonaise. Comme les rues sont propres malgré le manque de poubelles, les gens se placent en file indienne tels des écoliers lorsqu'ils attendent le train... Dans le métro même, jamais la moindre bousculade et les gens sont polis en toute circonstance. Loin du manque de civilité reconnu aux Français.

Le Japon a été classé pays le plus sûr en obtenant le plus faible taux de criminalité au monde¹ alors que l'Hexagone n'est même pas dans le classement. Tokyo se trouve à la première place des métropoles les plus sûres au monde et Osaka à la troisième alors que Paris n'est que 23ème.²

Les vols sont également rares et quasiment improbables au Japon et si l'on oublie un sac ou un portefeuille dans un lieu public, on doit s'attendre à le retrouver au même endroit ou au commissariat de police de la rue, sans que rien n'ait été dérobé.

Lors des catastrophes naturelles, tsunami et tremblements de terre, auquel le pays est très exposé, les Japonais font preuve d'un civisme qui étonne tous les étrangers. Face à l'adversité, aucune réaction égoïste mais au contraire tout le monde s'entraide. Les Japonais gardent un esprit collectif en toutes circonstances, entretenant ce sentiment de sécurité caractéristique de la société japonaise.

Le respect au travail

Quant à la sphère professionnelle nipponne, elle est marquée par un respect absolu de la hiérarchie qui a de quoi décontenancer le Français naturellement frondeur. Les "kôhai" (jeunes, moins gradés) s'adressent à leurs "senpai" (plus anciens, gradés) dans une langue polie (c'est le sens littéral du nom pour la désigner : "Keigo") et feront toujours attention de s'incliner plus bas qu'eux pour leur témoigner tout leur respect.

Les Japonais sont très disciplinés et productifs. Les employés considèrent leur travail comme une part essentielle de leur vie et restent fidèle à leur entreprise durant toute leur vie. Il y règne un climat de confiance entre employeurs et salariés. Le respect des employés pour leurs dirigeants semble être réciproque et peut-être est-ce pourquoi les écarts salariaux entre patrons et salariés, qui correspondent à un ratio de 1 à 104 pour la France, ne sont que de 1 à 67 au Japon.

Alors que le respect se perd de plus en plus en France, le Japon fait figure de contre-modèle en la matière. Sans vouloir prendre exemple sur cette culture si différente de la nôtre, ne pouvons-nous nous en inspirer pour commencer à respecter nos propres règles de savoir-vivre ?

Christelle KIEFFER et Lucie LACOSTE

Surpêche : l'écosystème marin en danger

La consommation mondiale de poissons a doublé au cours des trente dernières années. Le nombre de tonnes pêchées s'élève aujourd'hui à plus de 160 millions, dont la moitié proviennent des mers et des

¹ <http://www.statisticbrain.com/safest-countries-to-live-in-the-world/>

² <http://safecities.economist.com/infographics/safe-cities-index-infographic/>

océans, l'autre provenant de l'aquaculture. Face à une augmentation croissante de la demande en produits issus de la mer, le secteur de la pêche a été contraint d'évoluer, jusqu'à devenir une gigantesque industrie. Cette transformation de la pêche s'accompagne souvent d'une surexploitation des ressources halieutiques. Ainsi, les scientifiques observent-ils une destruction progressive de l'écosystème marin, qui a de quoi inquiéter.

« On parle de surpêche dès qu'une espèce n'a plus la capacité de se renouveler », explique Frank Hollander, biologiste au sein du World Wide Fund (WWF), l'organisation internationale pour l'environnement. Aujourd'hui, une espèce de poissons sur trois est menacée d'extinction et, au niveau mondial, les prises en mer diminuent chaque jour. De multiples éléments tendent à expliquer un tel phénomène. Parmi ces facteurs, nous retrouvons en tête de liste l'augmentation de la population mondiale, la pollution des eaux, la croissance du pouvoir d'achat dans les pays émergents, mais également l'extension de la pêche industrielle. Nous nous intéresserons à ce dernier.

Une surexploitation des ressources en constante augmentation

Le saviez-vous ? un chalutier mesurant une centaine de mètres, remonte à la surface plus de trois cents tonnes de poissons par jour. Ces immenses bateaux possèdent des sonars très perfectionnés pour détecter, localiser et estimer les positions des bancs de poissons. Leurs filets de plusieurs kilomètres de longueur, munis de milliers d'hameçons, rendent possible la pêche en eaux très profondes. De plus, ces nouveaux filets peuvent littéralement sillonner le fond des océans, arrachant toute trace de vie sous-marine, poissons, crustacés et coraux.

Certes, les poissons de petite taille, considérés comme "prises accessoires", sont rejetés à la mer du fait de leur faible intérêt commercial. Mais, l'opération de tri, qui dure une vingtaine de minutes en moyenne, se révèle paradoxalement le plus souvent fatale pour eux. D'autre part, en se concentrant sur les poissons le plus volumineux, à savoir les reproducteurs, cette pratique affecte la reproduction de nombreuses espèces.

Des mesures de gestion peu efficaces

Les Européens consomment d'importantes quantités de produits issus de la mer ; les Français se distinguent d'ailleurs, avec une consommation annuelle de 40 kilos contre 15 kilos pour les Allemands. Afin d'éviter une surexploitation des ressources halieutiques, la Commission Européenne a mis en place des mesures de gestion à la fin des années 90. Ainsi, a-t-elle instauré des quotas de pêche et des restrictions au rejet des "prises accessoires". Et des contrôles plus fréquents des bateaux de pêche industrielle.

Pour autant, loin de cesser, la surexploitation par les flottes européennes de certaines zones de pêche s'intensifie. Ce dramatique état des lieux s'explique en partie par le non-respect des mesures imposées. Le refus de certains pêcheurs d'appliquer les quotas, entraîne ainsi déjà la quasi-extinction de la daurade et du thon dans la mer Méditerranée. Les contrôles sont aussi pointés du doigt par les observateurs, qui les jugent trop rares et inefficaces. Les inspecteurs de la pêche doivent en effet prévenir les chalutiers de leur contrôle plusieurs heures avant leur venue. Ils leur laissent ainsi le temps de se mettre en règle avec les règlements. La traçabilité même des prises est difficile puisque certains pêcheurs ne déclarent pas celles dont la survie se trouve gravement menacée, comme c'est le cas pour le fameux thon rouge de Méditerranée.

Le marché européen du poisson atteignait un nouveau record en 2014, en générant près de 160 milliards d'euros de profits. Face à un marché aussi juteux, les décisions politiques en faveur d'une pêche durable peinent souvent à se faire respecter. Et tant pis pour les impératifs environnementaux et la diversité halieutique. Le bilan, globalement sombre, dressé par les scientifiques est toutefois contrasté. Les autorités notent ainsi des améliorations en Atlantique Nord. Depuis 2010, le respect

des quotas de pêche a permis d'y réduire les stocks en état de surpêche à 40 %, contre 90 % 10 ans auparavant.

Des perspectives peu rassurantes

En 2013, le Parlement Européen et la Commission Européenne ont lancé une réforme politique commune de la pêche, pilotée par la Commissaire à la pêche et aux affaires maritimes, Maria Damanaki. La réforme incite les pêcheurs à respecter le seuil maximal de prises qu'un stock peut recréer en une année. A cette mesure s'ajoute une réduction du rejet des prises accessoires de 5 %. De plus, en 2014, les quotas sont à la baisse pour 45 espèces de poissons présentes dans l'Atlantique, la mer du Nord et la mer Baltique.

Si ces mesures de politique durable ne trouvent pas rapidement un écho mondial, il ne restera plus assez de poissons pour les générations futures. A ce jour, seules 3 % des eaux sont protégées à l'échelle mondiale. Pourtant, face à l'urgence dramatique pour la survie de nombreuses espèces, quelques interventions commencent à se faire jour ici et là à travers le monde en faveur d'une pêche respectueuse de l'environnement. En septembre 2014, les Etats-Unis créent ainsi la plus grande réserve marine au monde, dans le Pacifique. Sur une superficie d'1,3 millions de kilomètres carrés, les autorités interdisent toute pêche industrielle, seule la pêche artisanale restant autorisée. Cette initiative symbolise une prise de conscience dans la protection des océans. Pourvu qu'elle donne à réfléchir à tous les pays qui pratiquent la pêche industrielle ! Car, en dehors de la menace sur les ressources naturelles, la surexploitation menace des populations entières de pays pauvres où se pratique une pêche traditionnelle respectueuse de l'environnement.

Romane FEHLMANN et Anne-Sophie LEROY

Techno, sur la route de la liberté

Le mouvement techno porte à la polémique et souffre de préjugés tenaces : ses adeptes sont souvent considérés comme des marginaux, des drogués, des bons à rien. Ce mouvement culturel correspond pourtant à un mode de vie alternatif focalisé sur la liberté.

Loin des paillettes d'Ibiza et des discothèques branchées de Londres, le mouvement techno peut se révéler d'une nature brute et presque sauvage. Dans une forêt alpine ou un vieil hôpital désaffecté, un aéroport abandonné ou une salle de concert underground, s'empilent une dizaine de vieilles enceintes -formant un sound-system-, chacune de la taille d'un homme, devant lesquelles une variété d'individus à l'aspect étrange s'agitent tel un corps unique au rythme effréné des basses lourdes. Voilà le tableau vite brossé d'une soirée techno. Qu'il s'agisse de rave-party, de free-party ou de technival, l'opinion publique et les politiques voient souvent d'un mauvais œil ces événements festifs organisés parfois illégalement. Pourtant, le mouvement techno ne se limite pas à la célébration d'une musique particulière. En fait, c'est tout un mode et vie, des convictions communes et l'expression d'une forme de liberté qui rassemble ces individus autour de la musique techno.

Un mouvement partageant des valeurs perdues

La liberté. Ce mot intrigue autant qu'il plaît, fascine autant qu'il prête à méfiance. Un concept difficile à définir puisque sa perception varie d'un individu à un autre. Selon moi, cette notion rime avec l'autogestion et une complète indépendance : autrement dit, c'est le refus de toute soumission idéologique, de tout dogmatisme et de la représentation du bonheur que voudrait nous imposer un système obsédé par le profit, boulimique d'objets de plus en plus futiles, aveuglé d'images et avili de préjugés. Ces idées, je les partage avec nombre de personnes "technoïdes".

Plongée dans l'univers techno. Ce qui frappe d'abord, c'est l'ouverture d'esprit, l'esprit de partage et de tolérance que l'on y rencontre. Phénomène sociologique, il rassemble des individus que leurs origines socioculturelles devraient opposer. L'autogestion est au cœur des événements : pas de

videurs à l'entrée ni femmes de ménage non plus. Il appartient à chacun de participer à ces tâches. Chaque participant a la responsabilité du bon déroulement de la fête. Le groupe gérant le sound-system ne s'organise pas de manière pyramidale comme dans une entreprise mais plutôt de façon horizontale : le savoir-faire et la débrouille de chacun favorise entraide et cohésion sociale.

Ce type de fonctionnement basé sur le système D est également la base d'un mode de vie semi-nomade. Une grande partie des adeptes de la techno possèdent un fourgon aménagé, qui facilite leur liberté de mouvement. La pratique de boulots saisonniers leur permet de profiter pleinement des opportunités de voyage que leur offre leur home sweet home à moteur.

La musique, un élément fédérateur

Il y a enfin la musique techno elle-même. Réalisée uniquement par des instruments électroniques, elle se caractérise par la répétition en boucle de pistes sonores dont le tempo varie entre 120 à 500 battements par minutes. Très controversée, elle est souvent jugée agressive, peu mélodique, voire malsaine. Certains vont jusqu'à soutenir que les vibrations de ce rythme rapide marqué par les basses dominantes auraient des effets négatifs sur le cœur.

Mais la musicalité ne constitue pas l'essence de la techno : devant un Sound-system, on cherche à se défouler physiquement. La sensation de liberté physique et psychique générée par la répétition des battements sonores représente une véritable échappatoire pour les adeptes sensibles à ce type de vibrations. Certes, il serait hypocrite de ne pas mentionner l'usage assez fréquent de drogues, censé donner une perception plus fine des vibrations de la techno et ouvrir ainsi à une dimension sensuelle et psychique inconnue relevant de l'inconscient. Néanmoins ce n'est pas un élément essentiel du mouvement.

Mes détracteurs affirmeront que le mouvement Techno n'est qu'une futilité de plus qui viendrait pervertir les esprits de nos jeunes générations. Il n'en est rien : il s'agit là d'une véritable source de sens suscitant auprès de ses adeptes un sentiment d'effervescence et leur procurant la spiritualité qu'ils ne peuvent puiser dans la routine monolithique que leur impose une société chroniquement malade et déboussolée.

Lauren ANDREOLI

Transhumanisme : demain le Jugement dernier ?

Armées de milliards de dollars, les plus grandes start-ups de la Silicon Valley sont lancées à la conquête de la Vie Eternelle et de la Résurrection. « Ceux qui décideront de rester humain et refuseront de s'améliorer auront un sérieux handicap. Ils constitueront une sous-espèce et formeront les chimpanzés du futur... » C'est ce futur dystopique que prophétisait en 2002 Kevin Warwick. Il est vrai que ce scientifique britannique, pionnier en matière d'intelligence artificielle, a pris de l'avance : il se revendique comme étant le « premier cyborg ». Enquête chez les transhumanistes.

En pleine ascension depuis quelques années, le transhumanisme est un courant de pensée radical qui s'est développé dans la Silicon Valley à la fin des années 1980. Ce mouvement prône une "augmentation" du genre humain par les technologies actuelles et futures, en vue de l'avènement d'un nouvel être, supérieur à l'*homo sapiens* : le post-humain. Le mariage de l'Homme à la machine permettrait, selon les transhumanistes, de dépasser les limites fixées par la nature et de s'affranchir du corps humain, ce « *tombeau de l'âme* » dont parlait Platon. Longtemps resté dans l'ombre, qualifié d'utopiste et de fantaisiste, le transhumanisme bénéficie aujourd'hui d'un intérêt, souvent mêlé de crainte, de la part de la communauté scientifique mondiale.

Améliorer la condition humaine

Ainsi, à Londres, un premier homme bionique, Kevin Warwick, révolutionne les principes de la communication en s'implantant des puces reliées au système nerveux pour se connecter avec des ordinateurs. A Paris, on crée des cœurs artificiels toujours plus perfectionnés, une promesse

d'implantation d'un genre nouveau. A Tel-Aviv, des chercheurs ambitionnent de vaincre les cellules cancéreuses par le biais de mini-robots. A Kyoto, on travaille sur la conception de nano-cerveaux. Un condensé ambitieux des travaux et projets présentés au premier colloque international transhumaniste, qui s'est tenu en France en novembre 2013.

Tous les transhumanistes s'accordent à dire que la fusion du corps humains et de la machine est nécessaire pour améliorer la condition humaine, voire pour assurer l'avenir de notre espèce. A terme, selon eux, l'intelligence artificielle supplanterait l'intelligence humaine dont nous sommes dotés, pour finalement arriver à une renaissance informatique de l'humanité, un "reformatage du disque dur cérébral" pour reprendre leur terminologie.



Pour ce faire, les transhumanistes cherchent à repousser les limites de l'intelligence artificielle, jusqu'à atteindre la *Singularité* : selon Raymond Kurzweil, chef de file du transhumanisme, c'est le moment crucial où la Machine sera tellement intelligente qu'elle se mettra à produire sans cesse des versions d'elle-même encore plus intelligentes, jusqu'à dépasser son créateur humain. Un scénario digne de la saga *Terminator*, mais néanmoins étudié avec sérieux par Kurzweil et d'autres scientifiques de renommée internationale, au sein de la Singularity University qu'il a fondée.

Un parti transhumaniste aux élections US

L'ambition des transhumanistes ne cesse de croître, et a pris un tournant inattendu l'année dernière. En effet, en octobre 2014, l'Américain Zoltan Istvan, qui a fondé le Parti Transhumaniste, a déclaré sa candidature aux élections présidentielles de 2016. Son parti a pour objectif de dépenser plus d'un trillion de dollars sur dix ans, principalement dans la recherche pour allonger l'espérance de vie. Zoltan Istvan espère ainsi expliquer le projet transhumaniste à la population américaine, toucher même le monde entier, et modifier en profondeur les mentalités. Selon l'agenda politique du parti, les Américains doivent prendre conscience de l'importance et des bénéfices de la technologie, afin de permettre l'avènement de "l'ère transhumaniste".

Le Parti Transhumaniste n'a certes pas le même poids politique que les Démocrates ou les Républicains. Loin de là. Cependant sa popularité grandissante en inquiète plus d'un. D'autant plus que ses soutiens disposent de moyens financiers suffisants pour mener une campagne nationale. Les analystes politiques s'inquiètent de leur programme axé sur la science, le progrès technologique, et la diffusion quasi-forcée du transhumanisme à l'ensemble de la population.

La mort de la Mort

Ce que les transhumanistes comptent également étendre au plus grand nombre, c'est la vie éternelle. Plus encore que d'allonger l'espérance de vie, ils souhaitent vaincre la Mort elle-même. Ou du moins, la mort de l'esprit. Et ce, grâce à l'*uploading* : en téléchargeant et reconstituant l'intégralité d'un cerveau humain sur un ordinateur, ils prétendent un jour réimplanter un esprit dans un nouveau corps robotique insensible aux effets du temps. Et par conséquent, réaliser la promesse de la vie éternelle.

C'est dans ce business naissant et manifestement prometteur qu'a récemment investi Google. En surprenant plus d'un, la firme informatique a créé en octobre 2013 CALICO (pour California Life Company), une société indépendante de biotechnologies centrée sur la lutte contre le vieillissement et les maladies liées à l'âge. L'objectif est de rallonger l'espérance de vie de 20 ans d'ici 2035, et à terme de "tuer la Mort" à coup de milliards de dollars. Google est devenu en quelques années l'un des principaux soutiens financiers du transhumanisme. Google, dont l'un des nouveaux membres récemment engagé dans l'équipe dirigeante n'est autre que... Raymond Kurzweil.

Quête de la Vie Eternelle, de la Résurrection... Le transhumanisme partage de nombreux points communs avec les croyances religieuses monothéistes. Jusque dans le vocabulaire : Raymond Kurzweil est souvent nommé "le gourou" ou "le pape" du transhumanisme. Deux quêtes de l'immortalité. Une résurrection théologique contre une résurrection technologique. Les transhumanistes jaloussent le pouvoir divin, à la fois omniprésent, omnipotent et omniscient, et fantasment de parvenir à lui ravir ses attributs sacrés grâce au pouvoir conféré par la science. Des Prométhées modernes, qui mettent leur foi non en Dieu mais dans le progrès humain.

Le meilleur des mondes ?

Pourtant, si les transhumanistes proclament la possibilité d'une renaissance de l'humanité dans un futur teinté de mutations génétiques et d'organes artificiels, d'autres, scientifiques, penseurs ou simples citoyens, laissent percevoir de fortes craintes. En dehors de considérations philosophiques fortes sur la mort, le corps et la condition humaine, beaucoup s'inquiètent des effets sur la cohésion de notre espèce. L'avènement d'une espèce posthumaine ne signerait-elle pas une scission dans l'histoire de l'humanité, l'exclusion des moins nantis et l'asservissement, voire la destruction de la race humaine ? Car nul doute que la technologie transhumaniste risquerait de devenir l'apanage d'une élite fortunée. Et l'on verrait alors se reproduire la fable de La Fontaine : de la rencontre entre cœur de chair et cœur de fer, on peut imaginer l'issue.

Justine PEYRAUD et Kevin ROUSSEAU

Unis dans la diversité linguistique

Que pensez-vous d'une langue unique pour toute l'Europe, qui permettrait à tout le monde de communiquer et de se comprendre, d'unir les peuples, de faciliter les débats et de réaliser de conséquentes économies ? Sur le papier c'est un projet séduisant, mais il se base sur une vision partielle et partielle qui occulte les enjeux que crée la suprématie d'une langue sur toutes les autres.

Omniprésente dans les affaires et les relations internationales, dominante dans les secteurs de pointe, de la robotique à la bionanotechnologie, écrasante dans la culture de masse, des chansons au cinéma, la langue anglaise est la candidate parfaite pour devenir la langue unique des institutions européennes. Pourtant, dans un article récent, Dominique Hoppe, le président de l'Assemblée des fonctionnaires francophones des organisations internationales, mettait en exergue les incohérences de l'argumentation essentiellement économique qui plaiderait en faveur de l'adoption d'une langue unique dans les institutions internationales.

Pour nous limiter aux institutions de l'Union Européenne, la reconnaissance de pas moins de 24 langues de travail dans ces instances va de pair avec l'interprétation et la traduction des discours et textes les plus importants. Ce principe a un coût, évalué à 2,70 euros par an par citoyen européen. Selon M. Hoppe, une politique de strict monolinguisme dans les institutions européennes, qui obligerait l'acquisition quasi parfaite des compétences de la langue anglaise, comporterait un coût de 48 euros.

Au-delà de cette remarque purement économique, le multilinguisme présente bien d'autres avantages. S'exprimer dans sa propre langue, en usant de toutes ses nuances et ses subtilités, permet de transmettre un message clair avec un vocabulaire précis et sans ambiguïté. C'est un réel avantage lors d'un débat au parlement européen par exemple. La généralisation de l'anglais dans ce genre de cas aurait des conséquences néfastes aux discussions. Que deux députés, l'un lituanien, l'autre portugais, par exemple, doivent échanger des points de vue dans une langue qui n'est pas leur langue maternelle serait un frein à la qualité des débats plutôt qu'une réelle avancée, voire la source de malentendus.

Danger du monolinguisme

En outre, la prétention à construire un système égalitaire avec le monolinguisme produirait l'exact contraire puisque les anglophones natifs auraient toujours un net avantage. Nous avons eu un petit aperçu de ce problème avec le lancement du programme Erasmus+ en 2014. Diffusés d'abord uniquement en anglais, les formulaires avaient dû, par souci d'équité, être traduits en urgence pour permettre à tous les candidats de remplir correctement son dossier avant la date limite du dépôt de candidature. En privilégiant à outrance une langue aux dépens des autres, on mettrait en place une politique très éloignée de l'idéal démocratique européen.

Mon propos n'est pas de rejeter la langue de Shakespeare ni de rentrer dans un jeu de diabolisation de la culture américaine, mais il faut être bien naïf pour ignorer l'importance de la langue dans l'établissement d'une hégémonie anglo-saxonne qui tient déjà tant de nations dans un moule culturel unique. A force d'écouter les chansons américaines à la mode, on finit ainsi par penser que le rock ne peut s'exprimer qu'en anglais et qu'il n'existe aucune musique actuelle digne de ce nom en dehors de ce modèle. Malgré leur prétention à l'exception culturelle, qui finance des films qui ne sont vus que par une minorité, les Français semblent tellement peu conscients de cet impérialisme culturel qui de décennie en décennie réduit leur création et leur créativité nationales... Croire que la langue n'est qu'un moyen de communication est aussi coupable que candide.

Il est essentiel de valoriser les cultures dans leur variété, elles qui se réduisent déjà à des peaux de chagrin. Or, le plurilinguisme favorise l'interculturalité, qui entretient l'enrichissement mutuel et respectueux de chaque pays. Cette politique linguistique s'impose pour une union politique qui soutient le respect des différences et l'ouverture d'esprit. Les institutions européennes sont supposées refléter nos valeurs et en sacrifiant la diversité au sein de celles-ci, nous renoncerions à un de leurs fondements majeurs en bafouant par là même la devise de l'Union européenne. Cette devise adoptée en 2000 : *In varietate concordia*.

Raphaëlle LAMBERT

Venise la morte

Réflexions mélancoliques d'une étudiante LEA à la fin de son séjour Erasmus à Venise.

Ce matin, en regardant au dehors, une grande joie m'a envahie. J'ai retrouvé un sentiment qui m'avait quittée depuis déjà quelques mois. Ce matin, j'ai de nouveau été heureuse de vivre à Venise. J'ai ouvert ma fenêtre, j'ai vu le pont, le canal, le ciel bleu et la lagune au loin, et j'ai souri. Le piano du voisin, qui se répand dans tout le Palazzo, est au diapason avec mon cœur et me remplit de joie. J'entends les mouettes, le bruissement de l'eau du canal qui effleure mon âme.

Et pourtant, tant d'autres fois, je me réveille sans allégresse. Pas de piano, pas de mouettes ni de bruissements d'eau mais des voix surexcitées des touristes et leurs grosses valises qu'ils cognent contre les marches du pont blessent mes oreilles autant que la ville. Encore ai-je la chance d'habiter dans une zone de passage où les touristes ne s'attardent pas.

Le jour, je retrouve ces mêmes touristes dans les rues les plus étroites de Venise, accaparant et violant la vie des quelques Vénitiens courageux restés vivre ici.

Les commerçants parlent souvent français, un français drôle et touchant, tant ils font d'efforts pour bien prononcer nos *r* et nos nasales. C'est un français d'Italien, le ton est plus sûr, les gestes rythment les mots, on parle fort. Amusant. Mais Venise derrière ce masque ?

La joie de vivre à Venise m'est donc vite passée : après un certain temps, on ne se perd plus dans les ruelles étroites. On connaît la ville par cœur. Après un certain temps, on ne s'émerveille plus autant devant les belles églises, les *calle* typiques, et même la Place Saint Marc, car cela fait partie du quotidien ; comme si le quotidien anéantissait le beau.

Bien sûr, quelques éléments me touchent encore profondément. Le Grand Canal, son odeur, l'église des Frari, des enfants qui jouent au ballon sur un *Campo* désert, des petites vieilles qui discutent au beau milieu d'une rue. Et les couchers de soleil aux *Zattere*...

Et après la joie, alors, vient le sentiment de sa propre ingratitude, de culpabilité même, de ne plus savoir aimer Venise. Tu as une chance inouïe, me dit-on. Comment oses-tu ? pense-t-on.

Il y a qu'il est très difficile de vivre dans une ville qui n'a pour elle que sa beauté. Sur les coups de 21 heures, la ville devient déserte, laissant à voir à quelques privilégiés le spectacle qu'est Venise la nuit. C'est aussi désagréable qu'agréable. Agréable, car je vois enfin la ville comme je l'aime, sombre, rien que pour moi, et j'y croise même des chats -mais surtout des rats. Mais désagréable, car voir Venise ainsi, désemparée, abandonnée, me renvoie l'image d'une ville déjà oubliée, une ville musée en train de sombrer. Il n'y a pas de vie. La vie, je l'ai retrouvée partout ailleurs : à Florence, à Rome, à Milan. Pas à Venise.

Je repense à l'anecdote d'un de mes professeurs de l'université, la Ca Foscari, qui nous expliquait qu'on lui avait demandé à plusieurs reprises quand ferme Venise. Vient la surprise, puis la compréhension pleine d'effroi. Tout ici est fait pour les touristes : boutiques de souvenirs, hôtels et restaurants sont toujours plus nombreux. Le logement et le coût de la vie sont exorbitants.

Mais que sont les habitants face aux touristes ? Le centre historique de la Sérénissime compte aujourd'hui moins de 57 mille habitants, tandis que les touristes sont plus de 23 millions chaque année.

Alors, oui : faire partie, pendant quelques mois, de ces habitants discrets, est une chance. Dans 30 ans, Venise pourrait être vidée, ses habitations englouties, la faute au tourisme, la faute à la Nature, mais la faute à un peu tout le monde, aussi. Alors, oui, je me considère chanceuse car j'ai pu y vivre ; mais je ne retiens que la tristesse de la voir mourir. Et l'effroi de ce charme décidément morbide dont Rodenbach se délectait avec cette Venise du Nord qu'il appelait Bruges-la-morte.

En 1844, Musset déjà écrivait ce poème comme une épitaphe sur la pierre tombale d'une amie perdue : *Dans Venise la rouge, pas un bateau ne bouge, pas un pêcheur dans l'eau, pas un falot... Toits superbes ! froids monuments ! Linceul d'or sur des ossements ! Ci-gît Venise.*

Audrey DISSOUBRAY

Whitewashing : lumière sur le racisme au cinéma

Hollywood, juillet 2014. Le casting d'*Exodus*, le nouveau film du célèbre réalisateur Ridley Scott, est dévoilé. Ce péplum biblique retracera l'histoire de Moïse guidant le peuple hébreu dans sa fuite de l'Égypte antique. Des acteurs renommés, des décors somptueux et des financements faramineux ; il semblerait qu'il ne manque rien à cette production pour qu'elle rencontre le succès.

Et pourtant, l'annonce du film déchaîne les foudres du public, qui appelle même à un boycott massif sur les réseaux sociaux. Le motif de cette colère ? La distribution de cette histoire censée se dérouler dans l'Égypte antique est composée majoritairement d'acteurs blancs, en tout cas en ce qui concerne les têtes d'affiche. Les acteurs noirs sont relégués pour la plupart à des rôles d'esclaves.

Ce sont les travers du "whitewashing", une pratique aussi méconnue que courante dans le monde du cinéma. Ce mot désigne littéralement le "blanchiment" volontaire des personnages par les responsables de la réalisation. Ainsi les personnages de couleur sont-ils plutôt joués par des acteurs blancs. Cette pratique peut même mener à une falsification de notre perception de l'Histoire, par la réécriture d'un événement de telle sorte que les personnages principaux, censés être de couleur, soient joués par des acteurs blancs. Mais le terme de whitewashing s'applique aussi à la vision stéréotypée qui est donnée aux rôles écrits et interprétés par les acteurs non caucasiens.

Un long et lourd héritage

Le film de Ridley Scott n'est pas une exception à Hollywood. Tout récemment, Joe Wright a été remis en question lorsque, pour son film *Pan*, il a choisi l'actrice Rooney Mara pour jouer Lili la Tigresse, un personnage d'Amérindienne. De même, dans *Prince of Persia*, le prince oriental est incarné à l'écran par un acteur blanc : plus "bankable" ?

Le whitewashing est une pratique ancrée dans l'histoire du cinéma hollywoodien et l'héritière des *minstrel shows*, spectacles américains du XXe s. qui montraient des blancs maquillés en noirs -le "blackfacing"- interprétant de manière caricaturale des chants et danses destinés à faire rire la galerie aux dépens de leurs personnages stéréotypés. Jusqu'au début des années 1920, la majorité des personnes de couleur se disaient pourtant fières et reconnaissantes de voir des personnages à leur image représentés à l'écran. Mais, après la sortie en 1915 du film ultraraciste *The Birth of a Nation* de D.W. Griffith, une prise de conscience s'opère dans le public sur la nature méprisante du blackfacing, mettant progressivement fin à cette pratique au cinéma. Avec le mouvement afro-américain de revendication des droits civiques, les années 1950 et 1960 voient apparaître des personnages noirs réalistes et dignes. La série culte *Roots* conforte ces progrès en 1977.

Depuis les années 2000, le whitewashing, toujours présent au cinéma mais d'une manière moins flagrante qu'autrefois, échappe plus facilement au spectateur. Ignorant les origines d'un personnage, celui-ci peut ne pas se rendre compte de l'incohérence d'un film. Pour prendre un exemple français, peu de spectateurs ont sans doute noté le choix de Gérard Depardieu pour interpréter le médis Alexandre Dumas dans *L'Autre Dumas*. Dans ce cas, on parlera d'ailleurs plutôt de "racebending".

Une pratique qui évolue et s'essoufle

De nos jours, le whitewashing est apparenté à tort au racebending. Bien que similaires, ces deux pratiques se doivent d'être différenciées. Car, si le whitewashing consiste à conformer un acteur caucasien aux caractéristiques de son personnage non caucasien, le racebending quant à lui consiste à changer l'ethnicité du personnage. Dans ce cas, un personnage aux origines indiennes pourra par exemple être interprété par un acteur de type caucasien sans qu'aucun effort de transformation esthétique ne soit fourni. Accusé de réduire les opportunités d'acteurs provenant de communautés minoritaires, le racebending se voit également reprocher de nourrir la discrimination par défaut de représentation.

Mais la pratique discriminatoire consistant à sous-représenter et mal-représenter les minorités ethniques concerne aussi la télé et les autres médias. Dans les magazines et publicités, le whitewashing est appliqué au sens propre du mot puisqu'elle consiste à retoucher les photos afin d'atténuer la couleur de peau des mannequins et personnalités afin de la rendre plus pâle.

Malgré pétitions et campagnes de sensibilisation, le whitewashing, loin d'être éradiqué, prospère sous des formes plus ou moins insidieuses dans le paysage cinématographique actuel. On peut espérer qu'il s'essouffle enfin à mesure que les mœurs évoluent avec les consciences.

Latifa EL-HASSOUNI et Sonia WOLFROM

X comme aluminium ? Récit d'un scandale à venir.

L'aluminium se trouve partout. Dans l'alimentation, les cosmétiques, les médicaments et les vaccins... Pourtant, le corps humain n'en a nul besoin. Quel que soit son mode d'absorption, l'aluminium est rejeté en grande partie par les urines mais cette élimination prend plus d'une année et encore en demeure-t-il toujours une petite quantité qui se fixe au niveau des muscles, de la rate, du foie et du cerveau. On évite de parler de l'aluminium, cet inconnu, et on voudrait nous faire croire que ses conséquences sont totalement inconnues comme l'inconnue X d'une équation encore à résoudre.

Issu de la bauxite importée d'Afrique, l'aluminium fait partie des métaux lourds toxiques pour l'être humain. Sous sa forme d'hydrate d'alumine, il est pourtant présent en quantité non négligeable dans une énorme palette de produits que nous consommons au quotidien : des crèmes, les anti-transpirants, les adjuvants, des dentifrices, du lait pour nourrisson et même dans l'eau du robinet ! Comment expliquer cette présence dans notre consommation quotidienne ?

Pour les industriels, l'aluminium présente deux atouts physiques considérables : sa résistance à la corrosion et sa remarquable légèreté. C'est ainsi que, agent levant dans le pain, conservateur dans les charcuteries et les plats préparés, antiagglomérant dans le sel, colorant dans les confiseries, pénétrant pour les crèmes, durcissant pour le vernis à ongle, agent anti-transpirant dans les déodorants, etc., ses applications ne se comptent plus. Faites l'expérience de le traquer dans le panier quotidien : il est présent dans l'additif alimentaire E 541 (levant), le E173 (colorant), le E 520 (épaississant) ou encore le E 1452 (émulsifiant), pour n'en citer que quelques-uns. Au Royaume-Uni, des chercheurs ont récemment mesuré des quantités importantes d'aluminium dans le lait infantile, de 0,4 à 0,63 mg/litre soit trois fois plus que la norme autorisée pour l'eau du robinet (0.2 mg/l). De quoi être scandalisé. Mais la dose limite journalière fixée par la réglementation est elle-même une tromperie puisque la sensibilité varie selon la personne et que, étant donné la diversité des sources d'absorption, il est quasiment impossible de calculer la quantité totale absorbée par une personne en une journée. Aussi discutable soit-elle, les experts indépendants estiment que cette dose limite est à coup sûr dépassée régulièrement par la population, eux, nous, moi, vous.

Une bombe à retardement

Dans la pratique, des tests ont prouvé que les fabricants usent de l'aluminium en quantités astronomiques et sans considération véritable pour quelque norme que ce soit. Cas d'espèce, la vaccination, puisque la quasi-totalité des vaccins comportent de fortes doses d'aluminium, et tout particulièrement ceux produits en France. Or, il est établi scientifiquement que l'adjuvant à l'aluminium comporte un risque élevé de provoquer la maladie auto-immune neuromusculaire. Les études montrent qu'à l'endroit de la vaccination, l'aluminium contenu dans le vaccin se colle sur les tissus pendant plusieurs années, au risque de déclencher douleurs musculaires et fatigues chroniques. Une étude du docteur Romain Gherardi, neuropathologiste à l'hôpital universitaire de Créteil, a également mis en cause les vaccins à l'aluminium pour leur toxicité au niveau du cerveau. Les vaccins pourraient pourtant être fabriqués en utilisant du phosphate de calcium avec le même

bénéfice que l'hydroxyle d'aluminium, mais sans faire encourir le moindre risque au patient puisque le calcium est directement transformé par l'organisme dans les os. Autre cas criant, celui des anti-transpirants comportant des sels d'aluminium fortement suspectés de causer le cancer du sein. Sans oublier que l'aluminium qui se dépose dans le cerveau serait, selon les dernières études scientifiques, un facteur majeur de déclenchement de la maladie d'Alzheimer, de la sclérose en plaque, de la maladie de Crohn et des colopathies fonctionnelles, autant de joyeusetés qui se développent curieusement dans nos sociétés postmodernes.

Le professeur Romain K. Gherardi pronostique : « Avec les métaux, on connaît une histoire qui se répète. Ce qui est arrivé pour le plomb, le mercure et l'amiante arrivera aussi pour l'aluminium. » Alors, est-ce faute de se rappeler les maux causés par les premiers que les industriels s'obstinent à abuser de l'aluminium ? Comment expliquer le silence de la société civile à ce propos ? Et, si on leur accorde encore un peu de crédit, celui des journalistes censés éclairer la population ? C'est pourtant un secret non pas industriel mais de polichinelle, et qu'il faut crier haut et fort : si notre société plébiscite l'aluminium meurtrier, c'est bien moins pour ses propriétés physiques, que parce que ses coûts de production et de traitement sont extrêmement "compétitifs", pour le dire selon le novlangue actuel. Bref, l'aluminium c'est de l'argent et peu importe que ce soit aussi l'origine assurée d'un prochain scandale sanitaire à grande échelle ! Alors, l'aluminium : l'inconnue X ?

Pierre LALLART

Young Versace and Co ou l'esclavagisme moderne

Elles sont traitées comme des esclaves. En 2014. C'est ce que révèle un récent rapport publié aux Pays Bas quant aux conditions de travail infligées aux jeunes filles travaillant dans les usines textiles indiennes. Étonnant ? Sûrement pas. Choquant, inacceptable, effrayant et révoltant, oui. Comment est-il possible, au XXI^e siècle, que nous, que nos sociétés, que ce monde qui se veut toujours plus moderne et civilisé autorise, ou du moins qu'il permette par son silence, coupable, ce genre de traitements ? Dans quelle mesure sommes-nous complices ?

Aujourd'hui, les multinationales qui représentent les marques de chaussures et vêtements les plus répandues et connues mondialement font fabriquer des quantités immenses de leurs produits, qui se vendent comme des petits pains. Grâce au processus de globalisation, à internet et à des réseaux denses de distribution, elles réussissent à faire distribuer leur production dans le monde entier, générant des milliards de dollars.

Une envie d'acheter le dernier modèle de baskets de la marque à la virgule ? d'être *trendy* avec le dernier jeans Young Versace ? Rien de plus facile : *just do it* ! Nous sommes conditionnés par la popularité de ces géants, leur pouvoir, et leurs publicités dans lesquelles ils dépensent des millions pour faire apparaître stars d'Hollywood et autres vedettes du monde moderne. Une image soignée, mondialement répandue et connue, une sorte de luxe bon marché, puisque les produits sont accessibles à la classe moyenne du monde entier : nous sommes hypnotisés.

Étiquettes à la chaîne, éthique à la peine

Je consomme, donc je suis, et, après tout, entre nous, qui se soucie du sort des petites mains qui les ont faites ? Malheureusement, il existe une version sombre à ce beau scénario de la consommation globale car les conditions de travail infligées dans les pays pauvres aux ouvriers des multinationales de la chaussure et du vêtement n'ont rien à envier à celles des mineurs de Zola. Qu'on en juge. Qu'on juge si cette exploitation ne relève pas d'une forme moderne d'esclavage.

“Made in Salvador”, “Made in Bangladesh”, “Made in China”, “Made in Indonesia”... ou plutôt Made in Pain, Made in Fear, Made under Threat ! C'est en effet un détail que les grands industriels se

gardent bien d'estampiller sur les étiquettes de leurs produits. Ils n'ont aucun scrupule à exploiter, forcer, contraindre et abuser des millions de pauvres, femmes et enfants inclus. En effet, en bonne logique financière, pourquoi employer en Europe des ouvriers qu'il faudra payer un salaire décent alors que, ni vu ni connu, une simple délocalisation permet de tirer des coûts de production tellement insignifiants ? Dans un cadre capitaliste, le but est de produire et de vendre mais surtout de dégager la marge maximale de profits. Pour les exploitants, l'éthique est un concept bien trop abstrait à côté de revenus flamboyants.

Pour cacher la misère de l'exploitation productive, les entreprises basent leur communication et leur image sur le bonheur, le bien-être. Certains, prônant les valeurs de l'unité et de l'égalité, ont même mis en place une campagne de publicité montrant des enfants du Sud main dans la main avec des enfants de pays riches. Un processus destiné à nous endormir, nous, acheteurs, pour nous faire oublier que le produit a été fabriqué dans d'horribles conditions, parfois même sous la contrainte ou la menace. On peut comparer cette technique à celle du pickpocket : il attire votre attention vers la droite alors qu'il est déjà en train de vous subtiliser votre portefeuille dans la poche gauche de votre veste. Entrons dans une de ces usines de malheur où se fabrique un succédané de bonheur pour le consommateur occidental, et observons.

L'histoire, un éternel recommencement ?

Sans aucun droit de se plaindre et réclamer de meilleures conditions de travail, les ouvriers à la chaîne des grandes enseignes sont traités comme des animaux d'élevage, et souvent moins bien qu'eux. Heures supplémentaires, horaires excessifs, travail 7 jours sur 7, amendes, salaire de misère, logements trop petits et insalubres.

Alors que l'esclavage est un crime reconnu par l'ONU, il est indigne que ces multinationales puissent impunément abuser et maltraiter des populations entières pour le seul profit. Au nom de notre humanité, il est grand temps de les obliger à révéler ces conditions d'exploitation au grand jour, à les pénaliser financièrement et à les traduire devant des tribunaux pour que cette forme d'esclavage cesse une fois pour toutes.

Nous consommateurs, posons-nous les questions justes, y compris sur notre part de responsabilité, et cessons de cautionner ce genre de pratiques inacceptables. Censure ou boycott, est-ce que ces solutions sont réalistes et pertinentes pour les victimes ? Le débat doit être discuté sur la place publique car d'une manière ou d'une autre, il faut abolir l'esclavage moderne. Mettons fin à ce phénomène qui est la honte du monde globalisé que l'on nous vante tant !

Daria DZIEWIT et Thomas KURC

Zaatar et curry à votre table

Les cuisines du monde, on n'en fait qu'une bouchée !

Si nous Français pouvons nous targuer de posséder un patrimoine gastronomique mondialement reconnu, y compris par l'Unesco, reconnaissons à notre tour que la cuisine d'autres horizons n'en a pas moins de charmes. Lorsque le bœuf bourguignon, le coq au vin, la bouillabaisse ou le cassoulet deviennent lassants à force de revenir sur notre table, la pizza et le couscous mais aussi tant d'autres plats délicieux venus d'ailleurs nous offrent de nous évader d'un seul coup de fourchette. Mais restons honnêtes : en dehors de nos habitudes alimentaires, l'inconnu gastronomique nous effraie souvent et nous retient de passer à l'action. Alors, pourquoi ne pas prendre son courage à deux mains et se retrousser les manches, afin d'accueillir des saveurs inédites ? Je vous invite à suivre mes conseils et pas d'inquiétude pour tous ceux qui craindraient de pédaler dans la choucroute, la cuisine du monde peut être aussi simple que savoureuse.

Quand zaatar et curry s'invitent à notre table

Vouloir mettre du piment dans ses repas, c'est bien, mais savoir comment s'y prendre c'est encore mieux ! On me fera remarquer que n'importe qui ne s'improvise pas cordon-bleu et qu'on se dirige rarement vers des ingrédients inconnus lorsqu'il s'agit de préparer un plat. Je rétorquerai que quantités de sites internet et de livres dédiés à tous les ingrédients possibles et imaginables sont là pour vous aider.

Alors concrètement, comment s'y prend-t-on pour parfumer ses repas de tous les jours aux saveurs d'ailleurs ? La cuisinière passionnée que je suis vous dévoile son premier secret : les épices ! Très prisées dans les cuisines indiennes et marocaines, les épices sont la clé du succès dès qu'il s'agit d'assaisonner le moindre aliment. Finis les féculents, légumes, viandes et poissons trop fades lorsqu'une seule pincée de safran, gingembre, curry, paprika vient les rehausser ! Certes, le dosage de ces précieuses poudres peut effrayer mais qui ne tente rien n'a rien, dit l'adage populaire. Les mariages possibles étant infinis, on ne saurait prétendre qu'il soit difficile de se lancer dans l'assaisonnement de notre nourriture. A condition d'y aller avec parcimonie et j'en connais quelques téméraires qui ont eu une mauvaise surprise avec certains piments verts aux airs bénins de haricots... Relever le goût des aliments n'est rien de moins qu'une sorte d'expérience artistique : tâtonner, essayer, recommencer pour finalement trouver l'accord parfait.

Connaître les épices sur le bout des doigts, c'est un début. Maîtriser des techniques et des recettes complètes, c'est décidément mieux. Je ne vois aucune excuse qui empêcherait quiconque de se ruer dès maintenant chez son libraire préféré et de dévorer un livre de recettes exotiques. A nous les currys, tajines et autres mets savoureux dont tant de peuples se délectent depuis des siècles ! J'en entends encore qui redouteront de mettre en danger leurs estomacs habitués à des régimes réglés comme du papier à musique : savent-ils que, pour ne citer qu'elles, les cuisines marocaines et indiennes font partie, de l'avis des diététiciens, des cuisines les plus saines du monde ? Il est temps de franchir le pas !

L'insolite fait peur, vive l'insolite !

Mais qu'en est-il de se lancer des défis au-delà de nos préjugés les plus négatifs ? En effet, alors que certaines cuisines du monde attirent, d'autres rebutent, voire déçoivent la plupart des gens. Certes, les ingrédients utilisés par les Japonais par exemple ont parfois de quoi nous surprendre. J'admets qu'il m'a fallu un brin de bravoure pour oser croquer dans un *mochi*, petit gâteau à base de riz gluant fourré à la pâte de haricots rouges sucrée, mais, passée l'appréhension irraisonnée, j'ai goûté et adoré. J'ose espérer que mon expérience donnera du courage aux plus réticents. J'en viens à la victime toute désignée des préjugés, cette cuisine chargée d'une réputation détestable : la cuisine britannique. D'aucuns se sont même demandé si ces deux mots accolés ne font pas oxymore et s'il serait même possible au gastronome le plus corrompu de sauver quoi que ce soit dans ces traditions d'outre-Manche. Eh bien ! je l'affirme, beaucoup de choses ! Avec une cuisine basée sur la viande et les produits laitiers, les Britanniques sont assurément les spécialistes de savoureuses *pies*, tartes et autres tourtes fourrées d'ingrédients divers. Les recettes présentent l'avantage d'être assez simples et elles valent la peine d'un essai. Quant au petit-déjeuner typiquement anglais composé d'œufs, de bacon et de toasts grillés, parce qu'il est aux antipodes du notre, il mérite précisément d'être goûté une fois.

Chers amoureux de la gastronomie française, je l'affirme avec l'assurance que me donne une riche expérience des cuisines du monde, ce n'est qu'en comprenant qu'on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs que vous trouverez le zeste de fantaisie pour vaincre définitivement la monotonie qui parfois menace vos assiettes. A bon entendeur santé !

Auréliе FURST

ETUDIANTS AYANT PARTICIPE AU COURS "ECRITURES JOURNALISTIQUES" DU 1^{ER} SEMESTRE 2015

ABASTOVA ZALINA – ACHOUR KAMELIA – AKINCI AYLIN – ALAM ARIANE – ANDREOLI LAUREN – ANDRES VALENTIN – ANDRIAMANANTSOA HOBY ORNELLA – ASSOGBA OLOUKEMI – AZER GHUTAS MIRHAM – BAGUSATMA HARIO – BARRAND AURORE – BARRE SAMANTHA – BECUE-ROYDOR MARION – BENABDALLAH AMEL – BERGER PAUL – BERISHA ERMIRA – BIRD PATRICK – BISCH JEANNE – BOCK EMMA – BONILLA LOPEZ ROGELIO – BOSSHARD AMANDINE – BOUROUIS NORA – BOUVIER ALEX – BRUNNER MADELEINE – CALARAS CRISTINA – CARAGIANNIDIS DESPINA – CARRAT ESZTER – CASARRAMONA CELIA – CELMA PAULINE – CHARBUY FANNY – CHATAIGNER CAMILLE – CHEVIRON PAULINE – COURTOT EMMA – COURTOT HELENA – CUNNINGHAM LAURA – DARLEUX PABLO – DAVIS TROY – DE TAPIA SOPHIE – DERRIEN SYLVAIN – DIENER FANNY – DOCKTER VICTORIA – DUCHENE ANNA – DZIEWIT DARIA – EL KAILANI SELMA – EL BARWANE FANNY – EL HASSOUNI LATIFA – ELCHINGER ESTHER – ERNEWEIN PRISCILLIA – ESCH MORGANE – FAESSEL ELSA – FEHLMANN ROMANE – FERHATI PAULIANA – FERNANDEZ AILEEN – FERRANTE GLORIA – FONTAINE ALICE – FURST AURELIE – GARCIA DE LA PAZ MARTA – GATHION LAETITIA – GAUDELET ALEXANDRA – GEISSLER FLORINE – GELY CAMILLE – GENET LOIC – GOERTZ KIRA – GOMES CARDOSO DAVID – GRABENSTAETTER MARIE – GUTH MARIE – GYOPAROSI EDINA – HECHT GAELLE – HERSCH LAURA – HERTZOG SARAH – HIRTZ ANDREA – HORNECKER STEPHANIE – IOANNOU NATALY – ISUFI LULE – JAOMANATO BRYANE – JOUSSELIN ARNAUD – KABIRI SARAH – KAUFFMANN AXEL – KEMMOUCHE MELLY – KIEFFER CHRISTELLE – KLUGHERTZ CHLOE – KOEFFER AURORE – KOEHLER ALICE – KOTCHINE CAMILLE – KRAJA JUENA – KRILL LISA – KUNTZ GILLES – KURC THOMAS – KYRITSI ALVINI – LACOSTE LUCIE – LAGLANE JOHANNA – LALLART PIERRE – LAMBERT RAPHAELLE – LARANJEIRA ANDREIA – LEKAJ ANDERLETA – LEONARD ANNA – LEPHAY PERRINE – LEROY ANNE-SOPHIE – LEYRITZ CINDY – LITTEL CHARLOTTE – LOGHMARTI SARAH – LUCIDARME PAULINE – MALICOT LOUISE – MANGEOLLE ROMANE – MARIOTTE APOLLINE – MARMILLOD VICTORIA – MEDDEB ANISSA – MELENDEZ NATALIA – MEYER CAMILLE – MEYLACQ ANNA – MEYSEN ELSA – MILANINI MORGANE – MIMOUNI SALOME – MOREAU MAEVA – MORLON LOUISE – MUHR LAURA – MULLER LINDA – MUNSCH SOPHIE – NABAOU SCHAYMA – NEFF SEBASTIEN – NINAHUANCA-RIOS FATIMA – NOTH ROSALIE – OBERGFELL CORENTIN – OBERNESSER CAMILLE – ONEATA BIANCA – PARK SU-HYON – PAVLYUKOVA VICTORIA – PEYRAUD JUSTINE – POULOLO NAOMIE – PRUNIAUX MANON – PUCCIANTI VANINA – QUIROZ GARCIA VERONICA – REY VICTORIA – RHODES THOR – RICHART CHARLENE – RIEDLE CELINE – RIPOCHE JULIE – ROUSSEAU KEVIN – SAENEN LAURA – SANDER CELIA – SANTOS GONZALES DENIS – SARGSYAN ARMEN – SARIKA MARIA-DANAE – SCHAFFNER HELENE – SCHEIDT MELANIE – SCHMIDT LAUREEN – SCHMITT ISABELLE – SCHRIEKEN ALEXANDER – SCHUTZ FLORIAN – SCHUTZ JULIETTE – SELLAM AARON – SOMMER LUCIE – SPIELBERGER MARION – SUSTRANCK JUSTINE – TADAEVA ZOULIKHAN – TRAN ALINE – TUKORA EVELIN – UMDENSTOCK LAURA – URAN IVAN – VENKATASAMY LAURA – WALZER JULIA – WASZTYL KONRAD – WEIBEL MARGAUX – WERLE PAULINE – WIJETHILAKE GAYANAKA – WILLIS IRIGOYEN ALLISON – WINDYKA DEBORAH – WOBERSCHAR LAURA – WOLFROM SONIA – ZAEPFFEL XAVIER – ZAHLER AMELIE